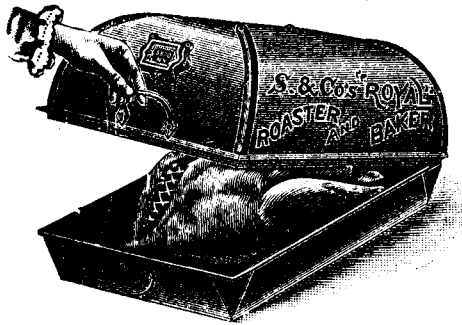


PRIX
\$200

Le coin du feu.

REVUE
FÉMININE MONTREAL

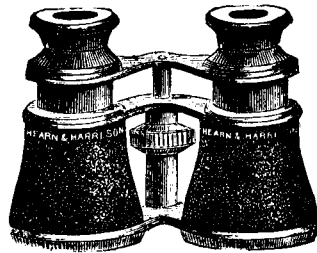


Rotissoire Royale épargnant 20% de viande, outre dispensant d'arroser le rôti; prix, de \$1.00 à \$2.25 chaque.

Tordeurs de \$5.00 vendus à \$3.00.

Moulins à laver. Cafetières en cuivre viennoises, Balais à Tapis, de \$2.00 à \$5.50. Sonneries Electriques posées à neuf ou réparées à ordre chez

L. J. A. SURVEYER, 6 rue St. Laurent.



Thermometres,
Barometres
Instrumens
de dessin
Photographie

CHEZ

**HEARN & HARRISON,
OPTICIENS,**

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

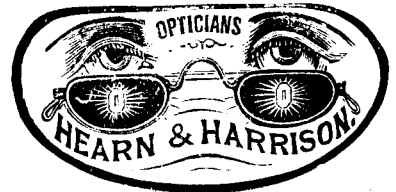
Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST

ARCAND FRERES,

Seuls dépositaires pour le Canada des toiles hygiéniques de l'Abbé Kneipp.

Marchands de Nouveautés

111 RUE ST-LAURENT, Coin de la rue LaGauchetière.

AVEZ-VOUS la serie de "NAPOLEON"

Ou autres Illustrations en différentes Parties ?

SI OUI, FAITES-LES RELIER CHEZ

JOHN LOVELL & SON,

23 rue St. Nicolas, - - - - MONTREAL.

The Gendron Mfg. Co., Ltd.,

MANUFACTURIERS DE.....



Bicycles (Safety),
Carrosses d'Enfants,
Etc., etc.

Nouveautés en Rattan et Bamboo.

1908 et 1910 RUE NOTRE-DAME.

Les GANTS PERRIN

PERRIN'S



GLOVES

pour Dames, Messieurs, Fillettes et Garçons

Sont les meilleurs.

Ils sont en vente dans toutes les principales maisons.

Dr. J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN DENTISTE
 No. 20 Rue St. Laurent
 MONTREAL.

Extraction de dents
 sans douleurs par
 l'électricité et a
 anesthésie locale.
 Dents posées avec



ou sans palais d'après
 les procédés les plus
 nouveaux.

Telephone 2818.

HEURES DE CONSULTATION : de 9 A.M. à 6 P.M.

Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,
 No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les
 Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées
 sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées
 sur les Vieilles Racines.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 Rue NOTRE-DAME,
 MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.



Poitrine parfaite,
 par les **Poudres**
 + + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et
 sans nuire à la santé le développement
 de la fermeté des formes de la poitrine
 chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec \$1.00. Six \$5.00.
 notice, boîtes.

En vente dans toutes les Pharmacies
 de première classe.

Dépôt général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

AGENT DE LA MAISON

A. DENAEYER & CIE., Bruxelles, Belgique.

ELIXIR DENAEYER

Le tonique le plus énergique dans les maladies de



Poitrine, de l'Estomac,
des Intestins, l'Anémie,
la Convalescence,

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL. Pharmacie BERNARD.

**Une belle Peau est la première
 condition de la Beauté.**

Les personnes qui se servent de l'Eau de Beauté
 "LE VIDO" ont la peau blanche, claire, douce, trans-
 parente, unie et fine.

LE VIDO est une eau composée de plantes aromatiques
 et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la
 peau une douce odeur et en amollissent puissamment les
 callosités.

LE VIDO guérit comme par enchantement toutes les
 maladies de la peau et fait disparaître les rides.

CE QU'ON EN DIT :

..... Je suis tellement satisfaite de l'emploi de votre merveilleuse Eau
 de Beauté "LE VIDO," que je vous adresse l'expression de ma satis-
 faction en vous autorisant à en faire tel usage qu'il vous plaira.

(Signé) Hélène LOYS.

Artiste lyrique de l'Opéra Français.

..... Votre Eau de Beauté "LE VIDO" donne à la peau la souplesse,
 le poli et la carnation désirables.

(Signé) E. BLONVILLE,

Artiste de l'Opéra Français.

..... Pour ma part, je ne quitterai pas Montréal sans emporter une
 ample provision de votre produit.

(Signé) MONTFORT.

..... J'ai fait usage de votre Eau de Beauté "LE VIDO," et
 j'affirme que je ne connais aucun produit capable de rivaliser avec
 votre préparation.

(Signé) Julia HOSEZ.

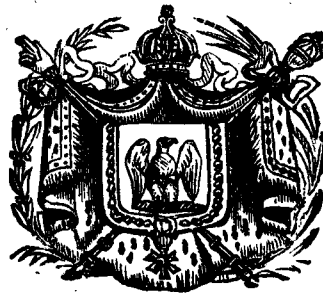
Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce
 que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix : **\$1.00** la grande bouteille

PROPRIÉTAIRE :

THE MONTREAL CHEMICAL CO.

Montreal & New York



Plus de
 Cheveux
 Gris.

LA CHEVELURE est la marque distinctive et caracté-
 ristique des différentes races humaines, sa beauté
 est plus ou moins luxuriante en raison de la civili-
 sation des peuples.

UNE BELLE CHEVELURE est aussi le plus attrayant
 ornement de la femme.

Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux
 cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la
 chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous
 servant du

RENOVATEUR
 PARISIEN DE

LUBY

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la
 chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle
 C'est aussi un article de toilette indispensable.

ARCAND FRERES, Seuls dépositaires pour le Canada des toiles hygiéniques de l'Abbé Kneipp.

Marchands de Nouveautés

111 RUE ST-LAURENT, Coin de la rue Lagachetière.

NE

TOUSSEZ

PLUS



AYEZ UNE VOIX

DOUCE ET SONOREUSE.

Employez la Pate de Gomme d'Epinette rouge du
Professeur Chevallier.

— 25c. LA BOITE. —

Cette préparation est agréable au goût et sa forme portative la rend bien populaire.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens
Coin des rues Notre Dame et St. Gabriel.

JOSEPH CONTANT

PHARMACIEN

1475 Rue Notre Dame, - MONTREAL.

Parfumeries, articles de toilette, produits chimiques, Médecines Brévétées, etc.

Ordonnance de Médecins, préparées avec soin et avec les drogues les plus pures.

Le département de ordonnances est sous le contrôle immédiat de licenciés on pharmacie.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY,
Directeur-Gerant.

SEMAINE DU 25 FEVRIER.

Lundi et Mercredi, "**Gillette de Narbonne**,"—Début de Mme. Dunoyer, la nouvelle prima-donna, dans Gillette.

Mardi (Soirée de Gala) "**Carmen**,"—Opera en 4 actes. Bénéfice de M. Vissière. Deux prima-donna.

Mercredi (Matinée Spéciale), "**La Grammaire**,"—Comédie en un acte. "Les Crochets du Père Martin."
Drame en 3 actes.

Judi (Soirée de Gala), "**Martyre**,"—Grand Drame en 5 actes, par d'Ennery.

Vendredi, "**La Mascotte**,"—Mme. Dunoyer dans le rôle de Bettina.

Samedi Matinée, "**Olivette**,"—Deux prima-donna.

Samedi Soir, "**Les Cloches de Corneville**,"—Mme. Dunoyer dans le rôle de Serpolette.

PRIX DES PLACES :—Orchestre 75c., stalles 60c., parterre 50c., admission 40c. Balcon, 1re rangée 60c., 2e et 3e rangées 50c. Amphithéâtre 25c.

Prix des places pour les soirées DE GALA—Orchestre \$1.00, stalles, 75c., balcon, 1re rangée 75c., 2e et 3e rangées 60c., parterre 80c., admission 50c., amphithéâtre 25c.

Bureau de location chez M. Ed. Hardy, 1637 rue Notre-Dame et au Théâtre.

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

MARS 1895

ADMINISTRATION: }
{ 23 RUE ST. NICOLAS.

SOMMAIRE

NOTRE ANNIVERSAIRE,	*****	LA MODE,	*****
CHRONIQUE,	<i>Mme Dandurand.</i>	CUISINE,	<i>Tourne Broche.</i>
SAVOIR VIVRE,	*****	LETTRES D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond.</i>
SOUVENIRS D'ENFANCE,	<i>Sophie Kovalensky.</i>	ICI ET LÀ,	*****
HYGIÈNE,	*****	CONVENTION ANNUELLE DU CONSEIL NATIONAL DES FEMMES,	*****
LES SCIENCES DOMESTIQUES,	*****		

Depuis trois mois LE COIN DU FEU est entré dans sa troisième année. Sans vouloir donner plus d'importance qu'il ne faut à cet anniversaire, nous en prenons occasion pour remercier la société canadienne française de l'appui qu'elle nous a donné. Nous avons fait tout en notre pouvoir pour nous en rendre digne, ne perdant jamais de vue notre objet, qui est de mettre la jeunesse féminine au courant du mouvement littéraire, de tâcher de lui donner l'habitude des bonnes lectures et de traiter pour son profit des questions d'utilité pratique. Les commencements d'un journal sont particulièrement difficiles en ce pays. Le nôtre ne s'est maintenu que grâce au zèle absolument désintéressé de ses fondatrices.

Ses amis se réjouiront d'apprendre qu'il entre avec assurance dans sa troisième année, ayant devant lui un horizon dégagé de toute inquiétude.

Nous venons de faire des arrangements avec nos imprimeurs, J. Lovell & Son, pour que la distribution se fasse par leur entremise, et à l'avenir notre bureau sera au No. 23 rue St. Nicolas.

Cependant, nos abonnées pourront continuer à expédier leur abonnement pour les deux dernières années, à notre ancien bureau, 63 rue St. Gabriel.

Nous sommes certains que maintenant toute irrégularité quant à la distribution et autres détails va disparaître.

LE COIN DU FEU compte donner immédiatement une grande extension au département de la Mode, et servir régulièrement un morceau de musique à ses abonnés.

Nous ne requérons de nos clients que la ponctualité à payer leur abonnement.

Il en est qui depuis l'apparition de la Revue n'ont pas encore donné un sou. Nous prions Dieu que ces retardataires se reconnaissent avant Pâques, et qu'ils expédient par mandat-poste ou autrement le montant dû pour les deux dernières années, au No. 63 RUE ST. GABRIEL,—les comptes de 1893-94 devant être réglés à notre ancien bureau.

Notre prière s'adresse surtout à ceux qui n'ont pas donné signe de vie depuis qu'ils reçoivent notre Revue.

Chronique.

L'honneur que les journaux anglais ont fait à ma conférence sur "l'Economie," prononcée à une assemblée du Conseil National des Femmes, — en la reproduisant tout au long, — m'enhardit à la traduire ici en partie.

Puisqu'on l'a jugée utile en certains quartiers, mes lectrices m'absoudront peut-être de me citer moi-même en considération de cette utilité.

Il est de fait que je n'ai pas cru traiter une question oiseuse en dissertant sur l'Economie, et j'avais conscience, en écrivant ma critique, de dire des choses au moins vraies sinon nouvelles.

Je ne cède donc en ce moment à nul autre désir que de répéter à mes compatriotes un avertissement nécessaire.

Quelque peu divertissant que soit le rôle de Jérémie, je brave la chance de me le faire imputer en élevant de nouveau la voix contre un de nos défauts les plus invétérés : l'Imprévoyance.

Je profiterai aussi de l'occasion pour répondre à une question que se seront peut-être posée, comme M^{lle} *Françoise*, mes spectatrices françaises. L'aimable chroniqueuse que je viens de mentionner, au milieu de cordiales et sympathiques félicitations auxquelles je suis très sensible, et dont je la remercie, se demande si ma conscience ne me reproche pas d'avoir adopté l'anglais de préférence à notre propre langue pour l'étude en question.

C'est que je n'ai pas en ceci suivi mon inclination. Il va de soi que je me serais sentie plus à l'aise pour exprimer mes vues en français. Ce n'est pas de gaîté de cœur que j'ai entrepris de leur faire voir le jour sous le déguisement d'un idiôme que je suis loin de connaître à fond. En m'y résignant je comptais beaucoup sur l'indulgence de mes auditeurs de langue anglaise, et je me rendais surtout à une bonne raison :

"Presque toute la société canadienne-française entend et parle l'anglais, m'a-t-on représenté, tandis que les dames anglaises comprenant parfaitement le français sont très rares. Si vous voulez donc être généralement comprise, ajoutait-on, vous voyez ce qu'il faut faire."

C'était clair. Je m'embarquai bravement sur la

galère de Shakespeare, et me rendis au port tant bien que mal, à travers les mystérieuses difficultés d'une mer étrangère. Je ne suis pas bien sûre de n'y avoir pas fait un petit naufrage, mais il me reste au moins la satisfaction que goûte le muet s'exprimant par signes. Je me suis fait comprendre.

Je considère que dans les circonstances le résultat est beau. En tous cas, je m'en contente.

Je prie donc mon spirituel confrère, *Françoise*, de ne pas suspecter mon attachement à notre langue française, cette belle inhumaine si captivante, si fine, si abondante et si difficile pourtant — peut-être à cause même de son infinie variété qui multiplie les nuances, subdivise le sens, accumule les acceptions !

Même quand on n'espère pas parvenir à approfondir ou à dompter cette adorable coquette, qu'on livre rarement tous ses secrets, on continue de l'adorer et de la servir de préférence à toute autre. Le plus souvent les infidélités qu'on lui fait ne sont que des aveux d'impuissance.

Si je me suis assez justifiée, j'arrive au fait.

DE L'ÉCONOMIE.

L'économie est un grand mot, mais une chose plus grande encore, c'est-à-dire la base du bonheur et du confort domestique.

Dans une plus vaste sphère, celle de l'administration publique, c'est, paraît-il, la pierre philosophale, l'inatteignable idéal des hommes d'état.

Je ne discuterai pas ce point de vue. Une des raisons pour lesquelles je m'abstiens est que notre constitution, ou du moins l'esprit de notre constitution, comprend la politique, comme les défauts masculins, parmi les questions brûlantes qu'il vaut mieux ne pas attaquer.

Il est entendu qu'entre nous, nous ne nous occupons que de nos propres travers et des moyens de les réformer, laissant à cet intéressant sujet : des *manquements des maris*, le soin de défrayer les conversations de boudoir ou des *thés* de l'après-midi.

...Or, à propos d'économie, je puis affirmer ceci :

L'imprévoyance et la prodigalité sont les plaies de notre pays et plus particulièrement de nos foyers.

Si vous croyez que je vais trop loin, je vous rappellerai le sort de tant de familles opulentes, qui par la mort de leur chef, ou à cause de quelque accident, sont tombées dans l'indigence.

Je pourrais mentionner par centaines les noms de jeunes filles qui, après ne s'être vu rien refuser ; après avoir pu dépenser sans compter sous le toit paternel, sont obligées en se mariant de restreindre leur mille fantaisies et de partager un bien humble sort avec le plus amoureux et le moins fortuné des maris.

Il y en a qui ne s'y soumettent pas, et qui, dans le conflit de leur bourse avec leurs exigences, cèdent naturellement à la tentation d'excéder leurs revenus.

Elles veulent avoir deux ou trois servantes quel que soit le loyer demandé, il leur faut loger dans un quartier fashionable, et recevoir, donner des fêtes comme leurs autres amies. La seule idée de faire à la maison toute autre couture que des *sous-tasses* brodés et des têtères hautement artistiques est péremptoirement repoussée.

A l'endroit du ravageage des bas ou d'occupations aussi peu élégantes, la douce et naïve petite femme invoque un argument irréfutable :

— Je n'ai jamais fait ça chez maman !

Que peut répondre le pauvre mari amoureux et subjugué ?

C'est ainsi qu'un jeune couple irréfléchi est poussé à chercher du crédit chez d'innocents pourvoyeurs, auxquels ils ne savent donner—selon l'expression d'un écrivain anglais—que les "vaines garanties de l'Espérance." Mais comme hypothèque, l'Espérance n'est guère appréciée. Les épiciers, les boulangers et les marchands ne tiennent pas à accumuler outre mesure un *stock* aussi précaire et si souvent décevant.

Leur turbulente intervention exerce des ravages dans les joies célestes d'un nouvel hymen. Elle amène l'huissier dans la maisonnet des nuages sur la lune de miel.

Je ne parle pas de la participation des jeunes gens à un tel état de choses, non pas seulement parcequ'ils appartiennent, comme nous l'avons dit, à la catégorie des sujets brûlants, mais parce que leur éducation dépend surtout des pères, auxquels

je n'oserais jamais adresser ni conseil ni critique !

Mais avant de suggérer la nécessité d'une réforme aux dames et aux jeunes filles à qui j'ai l'honneur de parler, je veux indiquer le défaut d'économie dans une classe où ses résultats sont désastreux et presque irréparables.

C'est une classe, mesdames, sur laquelle vous avez ou pouvez gagner une certaine influence ; ses membres tôt ou tard deviennent mères de nombreuses familles. Conséquemment, des centaines d'êtres innocents bénéficieront de leur prévoyante diligence ou souffriront de leur incurie passée.

Je veux parler des servantes. Vous me direz peut-être qu'en général ce sont des personnes peu sympathiques, fort indépendantes au surplus, et se dispensant très facilement de vos bons conseils.

Elles ne laissent pas cependant d'être intéressantes, sinon individuellement, au moins à titre de groupe important de notre population. Au reste, je ne crois pas qu'une femme de bon sens, qu'une mère de famille puisse délibérément se détourner d'un devoir en somme assez facile, ni voir avec indifférence des maux auxquels il est possible de remédier.

Autrefois, quand les domestiques recevaient des gages relativement modestes (un dollar ou peut-être trois par mois), ils réussissaient pourtant à amasser quelque chose pour leurs vieux jours.

N'ai-je pas connu une bonne vieille fille, qui, après avoir ainsi thésaurisé toute sa vie, fut trop heureuse quand elle mourut de léguer son petit avoir aux enfants de ses maîtres qu'un revers de fortune avait complètement ruinés.

Dans le bon vieux temps aussi, on élevait les jeunes filles différemment,—je n'ose dire mieux.

Quand nos mères se mariaient, elles avaient l'esprit meublé de sages maximes, qui, appliquées à l'administration du ménage, produisaient d'excellents effets. Si elles s'aventurent aujourd'hui à citer ces prudents axiomes, ils ressemblent, en se mêlant à la sonnerie du téléphone, au ronron de la machine à coudre, ou aux autres bruits de notre brillante civilisation, à de vieux airs démodés.

Je ne doute pas cependant que le dicton : *Une maille faite à temps en vaut dix* n'ait sauvé encore plus de sous que de points.

Les femmes de la génération précédente rece-

vaient dans leur corbeille de mariage plus de toile, plus de lingerie fine et moins de toilettes éphémères ; plus d'argenterie solide et moins de bibelots. Ces dons vont survivre à une couple de générations encore. Ils resteront pour raconter à nos petits enfants combien sages étaient nos ancêtres.

De nos jours, je le répète, et du bas en haut de l'échelle, on est pris d'un vertige de luxe et de folle dépense.

On voit de bons cultivateurs se départir d'une légendaire prudence, et hypothéquer leur terre pour acheter un piano à leurs filles. L'homme de profession de son côté dépense tout ce qu'il gagne comme s'il avait pour guide le fol axiome : *Après nous le déluge !*

Dans les classes élevées l'extravagance dans l'administration de ses deniers n'entraîne pas nécessairement la misère. Les gens riches en effet ont toujours des amis puissants, des parents fortunés, ou tout au moins leur instruction à qui recourir pour les sauver d'une situation désespérée.

Pour la pauvre enfant envoyée à la ville par des parents incapables de la nourrir, et qui n'attend son pain que du travail de ses mains, c'est bien différent.

Si elle porte des robes de soie et des chapeaux à plumes, il est à peu près sûr qu'elle expiera durement ces vaines satisfactions d'amour-propre.

La simple et frivole paysanne, quand elle est jetée sur notre asphalte, est éblouie par les étalages des grands magasins ; tout naturellement elle rêve des jolis rubans, des chapeaux coquets, des prestigieux bijoux entrevus, et n'aspire à rien de mieux que d'entrer en possession de quelques-uns de ces trésors.

Et alors son labeur quotidien, sa vie d'incessante servitude n'ont pour objet que l'acquisition de mille choses inutiles, de colifichets sans valeur.

Les meilleures années d'une courageuse et vaillante jeunesse sont ainsi gaspillées. Et quand le temps d'un établissement sérieux est arrivé ; quand se présentent les devoirs de la maternité, la malheureuse se trouve dépourvue de tout, et ruinée physiquement aussi bien que matérielle-ment.

Car elle prodigue sa santé aussi étourdiment que son argent, et se refuse tout secours médical

quelqu'indispensable qu'il soit, afin de ne rien soustraire à ses frais de toilette.

Un solide trousseau, une bonne santé, de saines notions d'économie, avec une petite dot d'une centaine de dollars, constituent pourtant pour une fille de cette condition un excellent point de départ et une assez sérieuse garantie de bonheur.

Ces considérations doivent être imposées à l'esprit de jeunes servantes inexpérimentées, par les maîtresses qui remplacent la mère.

C'est mal raisonner de dire que : leur argent leur appartient, et que, comme elles peinent si fort pour le gagner, il n'est que juste de les laisser en disposer à leur gré.

La charité vous enjoint d'agir plus consciencieusement. Elle vous défend d'éluder la responsabilité qui vous incombe.

L'inconséquente fillette a besoin qu'on la dirige et qu'on mette constamment devant ses yeux l'attrayante perspective d'une vie paisible et indépendante, laquelle suit naturellement les années laborieuses et frugales.

Si, au lieu de robes ou de l'argent qui nourrissent ses vaines aspirations, ceux qui l'emploient lui donnaient, au jour de l'an, un livre de banque avec une petite somme à son crédit, elle pourrait être tentée d'économiser ses gages et de les ajouter à ce premier don.

Dans les villages et les petites villes, les couturières, les ouvrières des fabriques dont les goûts dépensiers font la fortune des marchands de nouveautés et des bijoutiers, ont également besoin qu'on les protège contre elles-mêmes. Leurs patrons, ou, à leur défaut, les principales dames de l'endroit où elles vivent, ne devraient-ils pas se faire un devoir de leur faciliter les moyens d'épargner une partie de leur salaire ?

Mais avant tout, c'est à l'Etat de prévenir toute initiative individuelle sur ce point, et à trouver dans l'intelligence de ses législateurs, dans les ressources de la science de l'économie politique, le système propre à développer parmi le peuple les habitudes de frugalité et de prévoyance, qui en France, par exemple, une des nations les plus riches du monde, est devenue une vertu populaire et un élément de force nationale !

De fait, un philosophe français a dit : "C'est par l'économie que les peuples s'émancipent."

Que le gouvernement donne une récompense proportionnelle aux jeunes apprentis ou ouvriers des deux sexes capables de prouver qu'ils ont sauvé une certaine somme sur leurs gages, et il ne s'en trouvera pas plus mal.

Qui sait si une telle mesure ne deviendrait pas pour un grand nombre une barrière contre l'émigration, ou plutôt, le lien qui les retiendrait à un heureux et confortable foyer.

L'intempérance peut-être y trouverait un remède!

Le gamin, à qui l'on a appris la valeur d'un sou, répugnera en grandissant à l'idée de semer ceux qu'il gagne, dans les cabarets.

Plus d'un gentilhomme serait plus soucieux de la conservation de ses pièces blanches, voire même de ses billets de banque, si l'on avait mieux surveillé son éducation sous ce rapport.

J'ai souvent rêvé d'une association semblable à celle des Forestiers, une espèce de compagnie d'assurance pour encourager l'esprit d'économie chez les enfants. Pour cette gracieuse phalange, l'échéance des obligations de la Compagnie ne serait pas le jour des funérailles, mais celui des noces.

Au matin de l'heureuse date, la prévoyante mariée et le jeune homme sage et sobre se verraient dotés d'un joli petit capital dont ils retireraient double bénéfice—l'intérêt de l'argent avec l'avantage des bonnes habitudes.

Il est plus que probable qu'un telle commencement entraînerait une vie prospère.

Mais, ne l'oublions pas, tout ceci n'est qu'un rêve. Les hommes sérieux à qui je m'aventurai d'en parler sourirent avec bénignité, et prononcèrent le mot d'Utopie.

Or, une Utopie, comme vous le savez, est une chose impraticable pour le commun des hommes. Mais l'histoire contient maints faits héroïques qui furent accomplis après avoir été décrétés d'impraticabilité.

Je ne désespère donc pas de voir mes vues réalisées un jour ou l'autre, sinon par des hommes, au moins par quelque femme intelligente et patriotique.

Maintenant, si nous cherchons un remède au luxe exagéré dans les hautes classes de la société, je me fais fort d'indiquer une foule de circonstances où le besoin s'en fait impérieusement sentir.

Pour ne parler que des cas urgents, prenons garde

d'abord de céder trop facilement aux caprices des enfants.

Le sou qu'ils demandent chaque jour pour courir chez le confiseur, ou le jouet qu'ils convoitent et réclament avec instances semblent bien peu de chose. Pour eux, cependant, c'est le terme de leur ambition.

Etes-vous sûrs de pouvoir toujours tenir tête à cette ambition grandissante? Le jour viendra où votre complaisance se verra impuissante à satisfaire des exigences trop grandes. Si vous essayez alors de réprimer l'égoïsme des enfants gâtés, cette nouvelle sévérité ne sera pas comprise, et votre bonté passée tournera contre vous-même...

Veut-on connaître une des plus grandes causes de désordres dans les ménages? C'est l'expliquable négligence des pères de familles à instruire leurs femmes et leurs filles du chiffre réel de leur fortune et de ce qu'on peut raisonnablement dépenser. Ces pauvres hommes se sentent quelquefois entraînés dans l'abîme des dettes; ils font de vains efforts pour résister.

Comme conséquence, tout est laissé à d'importantes sollicitations, et quelquefois le moindre article de toilette, le plus insignifiant accessoire de ménage représentent une victoire remportée sur une opposition paternelle systématique.

Comme les papas et les maris doivent toujours finir par céder au sexe faible, comment ne trouvent-ils pas plus commode de lui allouer tout de suite un montant fixe en rapport avec leur état de fortune?

Ce système rendrait la paix à leur esprit, tandis qu'il favoriserait l'introduction de notions d'arithmétique—c'est-à-dire, d'ordre et de logique—dans les jolies têtes dont l'ornementation extérieure leur coûte si cher.

Dénoncerai-je les ménagères par trop avisées dont le zèle dépasse quelquefois son but?

Vous entendrez ces partisanes fanatiques du *bon marché* dire à leur amie :—

"Etes-vous allée à cette grande vente *a réduction* d'Un Tel et Cie? Oh, ma chère! Il faut voir ça! Vous dire ce que j'ai acheté de choses!...Ce n'est pas que j'en eusse un pressant besoin, mais, vraiment, ç'aurait été un crime de ne pas profiter de pareilles occasions!"

Je n'insisterai pas sur le cas des veuves ou autres

parents trop sentimentaux qui commandent de somptueuses funérailles pour leurs morts quand la famine les menace. La presse s'est déjà préoccupée de cet abus.

La Mode ! l'Élégance ! les succès de salon ! la Renommée mondaine ! il semblerait, à écouter certaines femmes, que voilà les seuls motifs de vivre et les plus hautes satisfactions que peut donner la richesse. Une telle frivolité est fatale à la société où elle règne. Elle paralyse tout progrès intellectuel ou artistique. Sa prépondérance entraîne une sorte d'émulation ou de rivalité parmi les gens d'un même cercle mais de fortunes inégales. Tout cela contribue à rendre plus frénétique, plus désespéré — presque meurtrier — le combat pour la vie soutenu par les malheureux pères de familles.

La ruine et le désespoir sont trop souvent l'épilogue du banal drame mondain.

Revenons à un plus digne Idéal ! Efforçons-nous, si nous avons de la richesse et des loisirs, de joindre à la grâce féminine le raffinement indispensable aux contemporaines de notre siècle lumineux !

Je finirai en m'adressant aux jeunes filles, par leur rappeler que la plus petite somme déduite de ce qui leur est alloué pour leurs menus plaisirs peut fort bien un jour leur devenir d'une grande utilité.

Tout le monde sait comme moi, qu'un heureux et confiant fiancé affronte souvent les obligations

de la vie de ménage avec, dans sa poche, juste ce qu'il faut pour solder les dépenses du voyage de noces.

S'il a quelque chose en sus, je ne serais pas du tout surprise que ce fut des dettes.

Maintenant dites moi, trouvez-vous honnête qu'un jeune homme se marie ayant des dettes ! qu'il prenne une associée innocente et sans méfiance pour lui faire partager sa gêne et l'aider à sortir du pétrin ?

Mais... j'oubliais que cela ne nous regarde pas. Combien facilement on est tenté d'empiéter ! C'est égal ; je voudrais qu'un Conseil National des *hommes* mit cette question à l'étude, et soutint, après Stuart Mill, qu'un candidat ne devrait être admis dans le giron conjugal qu'après avoir prouvé qu'il peut faire vivre une famille.

Quoiqu'il en soit, si, de notre côté, nous réussissons à convaincre les femmes canadiennes de l'urgence d'une réforme sous le rapport d'un luxe coupable, nous pourrions nous vanter d'avoir grandement favorisé le bien-être, non-seulement des familles mais de notre patrie elle-même.

L'influence de la femme est omnipotente dans l'avancement d'une nation.

Rappelons-nous le souvent, non pour tirer vanité de cette puissance, mais pour réfléchir sur les moyens de l'employer judicieusement.

M^{me} Dandurand.

SAVOIR VIVRE.

LETTRES DE FAIRE PART ET D'INVITATION.

FAIRE PART DE NAISSANCE.

Quinze jours après la naissance d'un enfant, ses parents adressent à toutes les personnes qu'ils connaissent, quel que soit le genre de leurs relations, un billet de faire part de cet événement.

Voici plusieurs modèles de ces billets — où la fantaisie s'admet fort bien :

“ Madame C... est heureusement accouchée d'une fille, qui portera le nom de Germaine.

“ Monsieur C... a l'honneur de vous en faire part.”

Papier uni, blanc, sans chiffre.

Ou :

“ Le petit Jean a fait une heureuse entrée dans

“ ce monde, le quinzième jour de mars, ses père et mère, M. et M^{me} G. de N..., ont la joie de vous en faire part.”

La carte et l'enveloppe — ornées du monogramme paternel — sont couleur d'azur, les caractères bleu foncé.

A l'angle gauche de la carte rosée, le chiffre du père et, s'élançant du milieu des perles et des feuilles d'ache, celui des signes du zodiaque qui dominait dans le ciel au moment de la naissance de l'enfant.

On retourne une carte pure et simple aux père et mère, ou on leur écrit pour les féliciter, ou on trace quelques mots sur sa carte ; — tout dépend des rapports établis.

LETTRES D'INVITATION AU MARIAGE RELIGIEUX.

On adresse les lettres d'invitation à la bénédiction nuptiale de son fils ou de sa fille, dix jours avant la cérémonie. Il n'y a pas non plus uniformité dans le modèle adopté. Mais il est un usage universel et des plus recommandables, aujourd'hui, c'est de faire figurer les grands-parents des futurs, en tête de la lettre de faire part, ou d'invitation.

“ Monsieur A..., Monsieur et Madame B... ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marcelle B..., leur petite-fille et fille, avec Monsieur Gaston C..., lieutenant au 100^e dragons.

“ Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le jeudi.....1889, en l'église de ... à midi très précis.”

La lettre est chiffrée d'un B... et d'un C..., initiales des deux familles.

Les titres, les grades, les qualités s'énoncent dans ces lettres de faire part et d'invitation.

Voici un deuxième modèle. Celui-ci est timbré des armes des deux familles :

“ M.

“ Vous êtes prié d'assister à la célébration du mariage entre M. Amaury de G..., vicomte de..., et M^{lle} Louise de B..., lequel aura lieu le... du présent mois (ou du mois prochain), en l'église de... (ou dans la chapelle de...) à midi.

“ De la part du général de G..., du vicomte de..., de la vicomtesse de..., aïeul, père et mère (mettre le nom du futur); de la comtesse douairière de..., du comte et de la comtesse de..., aïeule, père et mère (le nom de la future).”

Si la cérémonie est suivie d'une *lunch* (collation au vin de Champagne entremêlée de danses), les lettres destinées aux connaissances intimes portent la mention : “ Madame (le nom de la mère de la mariée) recevra chez elle après la bénédiction nuptiale.” Quant aux amis, ils sont invités quinze ou vingt jours d'avance, par lettre autographe ou de vive voix.

Les gens qui sont empêchés d'assister à la cérémonie envoient leur carte aux parents qui les ont invités, et non aux fiancés. Cette carte n'est pas due aux parents du futur, si on ne connaît que ceux de la future, et *vice versa*. Il pourrait se,

faire que, ne connaissant ni les parents de la fiancée, ni ceux du fiancé, l'invitation eût été adressée par le fiancé, lui-même ; dans ce cas, et si on n'assiste pas à la cérémonie religieuse, c'est à lui qu'on envoie sa carte.

FAIRE PART DU MARIAGE.

C'est après huit jours la célébration du mariage religieux que les lettres de faire part sont envoyées à ceux qui n'ont pas été invités à cette cérémonie pour cause d'éloignement. Car il est bon de dire ici qu'on peut avoir à sa bénédiction nuptiale les plus infimes de ses connaissances, et que c'est faire preuve de bon goût de n'éliminer personne en cette circonstance. On doit faire part du mariage de sa fille ou de son fils aux fournisseurs, aux serviteurs qui ont pris leur retraite, etc., etc., aussi bien qu'aux gens de son monde. Au dernier siècle, le billet de faire part à l'adresse d'un prince du sang, d'un supérieur dans l'ordre hiérarchique, était écrit à la main ; c'était un raffinement de politesse à l'égard de ces personnages, un raffinement n'igné par l'art des nuances

La rédaction adoptée le plus récemment pour la lettre de faire part est celle-ci :

“ M. et Madame B... ont l'honneur de vous annoncer que le mariage de leur fille Germaine avec Monsieur Adalbert C... a été célébré le... Monsieur et Madame C... ont l'honneur de vous annoncer que le mariage de leur fils Adalbe avec M^{lle} Germaine B... a été célébré le...”

Mais le billet n'est plus envoyé en double. Les père et mère de la mariée font part de leur côté, et les parents du marié du leur, à leurs connaissances respectives. Cela est très rationnel.

S'il y a superfétation à annoncer séparément le même événement à des connaissances communes, il était tout à fait absurde que les parents du marié ou ceux de la mariée fissent part du mariage de leur fils ou de leur fille à des gens qui leur étaient totalement inconnus : ce soin n'incombe qu'à celle des deux familles qui est en relations avec le destinataire du billet.

Les chiffres accolés des deux familles figurent sur les lettres d'invitation et sur celles de faire part.

Les personnes qui reçoivent une lettre de faire part renvoient — dans les huit jours — leur carte de visite aux parents qui la leur ont adressée, non aux jeunes époux, à moins qu'elles ne connaissent les parents ni de l'un ni de l'autre, et que ce soit le marié qui leur ait envoyé la lettre. Dans ce cas, tout d'exception, c'est aux nouveaux mariés qu'on adresse sa carte.

LETTRES D'INVITATION À UN CONVOI ET FAIRE PART DE DÉCÈS.

En ce qui concerne une mort, il y a aussi les lettres d'invitation à la cérémonie funèbre et les lettres de faire part.

Dans le grand monde (comme on dit), — et voilà que l'usage se répand dans tous les mondes (comme on dit encore), — les lettres d'invitation au convoi sont rédigées au nom des seuls parents masculins ; les femmes de la famille n'y figurent pas, même la veuve, même la mère, même la fille !

Pour ces lettres d'invitation, les parents masculins prennent leur titre, s'il y a lieu, mais n'y étalent pas toutes leurs qualités et dignités. Ainsi, on dira très bien : " Le colonel S... du 250° de ligne " — car il s'agit de faire connaître par des désignations claires, tous ceux qui invitent et font part, afin qu'il n'y ait pas d'erreur dans l'envoi des cartes de retour ; mais il serait de mauvais goût d'ajouter : " Commandant le 250° de ligne, officier de l'ordre de la Légion d'honneur, chevalier de ceci, grand'croix de cela."

Par exemple, on n'observe pas la même réserve en ce qui concerne le défunt ; tous ses titres, grades, dignités sont énoncés.

On n'a invité à l'enterrement que les personnes habitant la même ville, ou au moins les villes ou villages limitrophes. On ne peut imposer un voyage, même court, une perte de temps à ses connaissances, pour leur offrir un spectacle de tristesse et de désolation. Au-delà du rayon que nous avons indiqué, on adresse des lettres de faire part où, cette fois, les femmes de la famille figurent, et où les parents masculins énoncent tous leurs titres. La raison en est que ces lettres ne s'envoient qu'après les funérailles, et qu'alors, on a eu le temps de se reconnaître, de se reprendre.

On répond à cette lettre par l'envoi de sa carte pure et simple, ou par quelques mots de condo-

léance, ou par une lettre émue, cela dépend du degré d'intimité.

La carte ou la lettre de réponse n'est adressée qu'à ceux qu'on connaît parmi tous les parents qui font part de la mort.

Les amis du défunt sont avertis par lettre autographe, émanant d'un membre de sa famille.

La lettre de faire part est *due* à tous ceux qui ont eu quelque rapport avec le mort.

Quelques jours après l'enterrement, la famille du mort envoie une carte collective à toutes les personnes qui ont assisté aux obsèques.

UNE SUPERFÉTATION.

J'ai entendu poser ces questions :

" 1. Lorsqu'on reçoit une lettre d'invitation à un mariage ou une cérémonie funèbre, doit-on envoyer une carte, même si l'on a l'intention d'assister à la bénédiction nuptiale ou au convoi ? "

Non ; l'envoi de la carte serait une véritable superfétation. En saluant les mariés à la sacristie, ou la famille du mort au cimetière, on est vu et reconnu de celui qui a adressé l'invitation, et, en conséquence, il sait qu'on a assisté à la cérémonie.

" 2. Si, le jour de la cérémonie, on est empêché d'y assister, que reste-t-il à faire ? "

Selon le degré d'intimité des relations, on envoie une simple carte, ou on ajoute sous son nom quelques mots de regrets.

INVITATIONS AU BAL, À UN DINER, ETC.

On invite à un bal *au moins* quinze jours d'avance. Il faut bien ce temps à une femme pour préparer, combiner sa toilette, aujourd'hui que tout est si compliqué dans l'ajustement.

Pour un bal, voici la teneur de l'invitation — sur une large carte imprimée et parfois enguirlandée de la fleur choisie, quand il s'agit d'un bal floral.

" M. et Mme X... prient Monsieur et Madame Z... (le nom écrit à la plume) de leur faire le plaisir d'assister au bal qu'ils donneront le..... "

Si c'est un bal particulier, on le mentionne : " au bal blanc, " " au bal des roses, " " au bal costumé, " " au bal masqué, " etc. Ainsi on est averti que les célibataires des deux sexes danseront seuls (à un bal blanc) ; que l'on doit garnir sa toilette ou orner sa boutonnière de la reine des fleurs (à

un bal de roses), que l'on doit se costumer, se masquer, etc.

Pour une soirée, l'invitation est toute simple, c'est encore une carte :

“ M. et M^{me} X... resteront chez eux, jeudi soir... avril. On dansera—(ou) on fera de la musique... (ou) on jouera la comédie—(ou) on dira des vers.

Les invitations au réveillon s'adressent par cartes, toujours. On les illustre de rouges-gorges et de branches de houx ; elles peuvent être rédigées d'une façon fantaisiste : “ Nous mangerons du boudin, le soir de Noël, et nous vous réserverons une part. Messe (en telle église).”

L'invitation à une fête d'Épiphanie exige une carte timbrée d'une étoile d'or et portant ces mots : “ On découpera, chez nous, le gâteau de la fève, le 6 janvier ; venez vous faire élire roi (ou reine).” Cette invitation est signée, comme celle du réveillon.

Pour un garden-partie : “ Nous danserons, en notre jardin, le...à... heures du soir, et nous espérons bien vous voir à notre fête champêtre,” etc., etc.

Lorsqu'il s'agit d'un dîner, on invite par lettre manuscrite ou de vive voix. Le nombre des convives étant relativement restreint, on peut bien prendre la peine d'écrire à chacun ou d'aller leur formuler soi-même l'invitation.

RÉPONSE À UNE INVITATION.

Lorsqu'il s'agit d'une soirée, il n'est pas de nécessité absolue que les amphitryons soient fixés

sur le nombre des invités qui acceptent. En conséquence, on peut se borner à envoyer sa carte, dès la réception du billet d'invitation, et ensuite assister ou non à la réception. Voilà la stricte obligation. Toutefois, il serait plus aimable d'ajouter quelques mots sous son nom :

Monsieur et Madame X... “ remercient Monsieur et Madame Z... d'avoir pensé à eux, et espèrent que rien ne les empêchera de profiter de la gracieuse invitation qui leur est adressée.” Ou “ sont désolés (pour telle cause) de ne pouvoir profiter, etc.” On exprime toujours des regrets, et on ne manque jamais de remercier.

Pour un dîner, on répond par un court billet : “ Cher Monsieur et chère Madame, nous acceptons avec un très grand plaisir, mon mari et moi (ou ma femme et moi), l'aimable invitation que vous avez bien voulu nous adresser, et nous vous remercions d'avoir pensé à nous.” Ou “ Nous regrettons très vivement que (telle chose) nous prive du plaisir d'accepter, etc.”

Après avoir refusé une invitation, on ne se ravise pas, on n'avertit pas que, les circonstances nouvelles le permettant, on peut assister à ce dîner auquel on avait été convié. Cela pourrait gêner les maîtres de la maison, qui ont peut-être offert à un autre la place qu'ils vous avaient réservée à leur table, en premier lieu. La réponse doit être adressée immédiatement, afin que les amphitryons sachent à quoi s'en tenir, au plus tôt, et puissent remplacer, dans les délais exigés par la politesse, les convives qui font défaut.

Souvenirs d'Enfance.

Ces pages sont rédigées par une russe, sœur de l'écrivain Aniouta Kowalevsky.

Cette jeune fille avait fait son début littéraire dans un journal dirigé par le grand romancier Dostoievsky.

Le moment où commence ce récit est celui de la présentation de la belle Aniouta au grand homme.

NOS RELATIONS AVEC DOSTOIEVSKY.

A peine étions-nous arrivées à Pétersbourg, Aniouta écrivit à Dostoievsky pour le prier de venir nous voir. Théodore Mikhaïlovitch vint au jour indiqué. Je me rappelle notre attente fiévreuse, et comment, une heure avant qu'il fût là,

nous écoutions déjà chaque coup de sonnette retentir dans l'antichambre. Cependant cette première visite ne nous produisit pas une impression favorable.

Mon père, ainsi que je l'ai dit, était plein de méfiance pour tout ce qui touchait au monde des lettres. Il avait permis à ma sœur de faire la connaissance de Dostoievsky, mais ce n'était pas sans un serrement de cœur et un secret effroi.

— Rappelle-toi, Lise, la responsabilité qui t'incombe, avait-il dit à ma mère en la mettant en

route. Dostoïevsky n'est pas un homme de notre monde. Que savons-nous de lui ? Seulement qu'il est journaliste, et qu'il était autrefois joueur. Jolie recommandation, il faut l'avouer ! Sois donc extrêmement prudente.

Mon père avait exigé rigoureusement de ma mère qu'elle assistât à l'entrevue d'Aniouta avec Dostoïevsky, et qu'elle ne les laissât pas en tête à tête un seul instant. J'obtins aussi la permission de rester au salon pendant cette visite. Deux vieilles tantes allemandes, prétextant à chaque moment quelque raison d'entrer dans la pièce pour regarder l'écrivain avec la curiosité qu'inspirerait une bête curieuse, finirent également par s'asseoir sur un divan, et par rester là jusqu'à la fin de la visite.

Aniouta, exaspérée de voir cette première entrevue avec Dostoïevsky, objet de tant de rêves, se passer aussi sottement, prit sa figure mauvaise, et garda un silence obstiné. Théodore Mikhaïlovitch, contraint et gêné dans cette société, intimidé d'ailleurs par toutes ces vieilles dames, avait l'air furieux. Il nous parut ce jour-là vieux et malade, — comme toujours, du reste, quand il était de mauvaise humeur. — Il tirait sa barbe rousse et rare, se mordait les moustaches, et son visage semblait convulsé.

Maman s'efforça d'entamer une conversation intéressante. Avec son plus aimable sourire de femme du monde, mais visiblement intimidée et confuse, elle chercha quelque chose d'agréable et de flatteur à dire et des questions intelligentes à poser. Dostoïevsky répondit par monosyllabes, et avec l'intention d'être grossier. Maman, à bout de ressources, prit enfin le parti de se taire. Après une visite qui dura bien une demi-heure, Théodore Mikhaïlovitch chercha son chapeau, salua précipitamment d'un air gauche, et sortit sans donner la main à personne.

Aussitôt qu'il fut parti, Aniouta s'enfuit dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit et fondit en larmes :

— Toujours, toujours on me gâte tout, répétait-elle avec des sanglots convulsifs.

Notre pauvre maman se sentait coupable sans avoir commis la moindre faute ; et, froissée de voir que, malgré ses tentatives de conciliation, chacun lui en voulait, elle se prit aussi à pleurer.

— Tu es toujours ainsi, disait-elle à sa fille d'un ton de reproche, sanglotant elle-même comme un enfant : on ne parvient jamais à te satisfaire. Ton père a fait ce que tu voulais, il t'a permis de faire la connaissance de ton idéal, j'ai supporté sa grossièreté pendant une heure, et c'est nous que tu accuses !

En un mot, nous étions tous malheureux : cette visite si attendue, à laquelle on s'était préparé si longtemps à l'avance, ne laissait qu'une impression pénible.

Cependant, au bout de quatre ou cinq jours, Dostoïevsky revint ; et, cette fois, sa visite tomba fort à propos : ni maman ni les tantes ne se trouvaient à la maison ; nous étions seules ma sœur et moi, et la glace fut aussitôt rompue. Théodore Mikhaïlovitch prit Aniouta par la main, ils s'assirent l'un près de l'autre sur un canapé, et causèrent comme d'anciens amis.

La conversation ne se traîna plus avec effort d'un sujet sans intérêt à un autre du même genre, comme la fois précédente. Aniouta et Dostoïevsky, aussi pressés l'un que l'autre de s'expliquer, riaient, plaisantaient et se coupaient mutuellement la parole.

J'étais là, ne me mêlant pas de leur entretien mais ne quittant pas Dostoïevsky des yeux, et absorbant avidement chacune de ses phrases. Il me parut un autre homme : jeune, et si simple, si aimable, si spirituel ! " Est-il possible qu'il ait quarante-trois ans, c'est-à-dire plus du double de l'âge de ma sœur, et trois fois et demi le mien ; qu'il soit, de plus, un grand écrivain, et qu'on se sente cependant à l'aise avec lui comme avec un camarade ! " pensai-je ; et je sentis qu'il m'attirait et me devenait cher.

— Quelle gentille petite sœur vous avez là ! dit subitement Dostoïevsky, d'une façon d'autant plus inattendue qu'une minute auparavant il parlait de tout autre chose à Aniouta, et ne semblait faire aucune attention à moi.

Je rougis de joie, et mon cœur déborda de reconnaissance envers ma sœur, lorsqu'en réponse à la remarque de Théodore Mikhaïlovitch, elle lui raconta combien j'étais une fille intelligente et bonne, et la seule personne de la famille qui l'eût aidée et soutenue. Elle s'anima en faisant mon éloge et en me gratifiant de mérites imaginaires, et

finit par confier à Dostoïevsky que je faisais des vers "vraiment pas mal pour mon âge"; et, malgré mes faibles protestations, elle alla chercher un gros cahier plein de mes poésies, dont Théodore Mikhaïlovitch lut aussitôt quelques fragments. Il m'en fit compliment, tout en souriant un peu.

Ma sœur rayonnait de joie. Mon Dieu ! que je l'aimais dans ce moment. J'aurais, il me semble, donné ma vie pour ces deux êtres si bons, si chers.

Trois heures s'écoulèrent ainsi, sans que personne de nous s'en doutât. Tout à coup, la sonnette retentit dans l'antichambre : c'était maman qui rentrait de ses courses. Ignorant que Dostoïevsky se trouvait chez nous, elle entra dans la chambre, son chapeau sur la tête, chargée de paquets, s'excusant d'être en retard pour le dîner.

A la vue de Dostoïevsky seul avec nous, elle fut étonnée, et même, au premier abord, effrayée : "Que dirait Vassili Vassiliévitch !" fut sa première pensée. Mais nous nous jetâmes à son cou ; et, en nous voyant rayonnantes et heureuses, elle se radoucit, et finit par inviter Théodore Mikhaïlovitch à dîner sans façon avec nous...

Depuis ce jour il se sentit tout à fait à son aise, et, sachant que notre séjour à Pétersbourg ne devait pas se prolonger, il vint nous voir très souvent, trois ou quatre fois par semaine.

C'était charmant de l'avoir le soir tout seul, sans autre société ; il s'animait alors, et devenait extrêmement aimable et séduisant. Les conversations générales lui déplaisaient souverainement ; il parlait en monologues et à la seule condition d'avoir des auditeurs sympathiques et qui l'écoutassent avec grande attention : en pareil cas, il s'exprimait d'une façon si pittoresque, si vivante, que je n'ai jamais rencontré son égal.

Parfois c'était le sujet de quelque futur roman qu'il nous racontait, ou bien encore des scènes et des épisodes de sa propre vie. Je me rappelle vivement, par exemple, sa description des minutes passées debout, les yeux bandés, devant un peloton de soldats, condamné à être fusillé, n'attendant plus que le commandement fatal de "Feu !", lorsque retentit le tambour annonçant la grâce.

Je me rappelle aussi un autre récit : nous savions ma sœur et moi, que Dostoïevsky souffrait

d'attaques d'épilepsie, mais cette maladie avait à nos yeux un caractère d'horreur magique qui nous eût empêchées d'y faire la plus lointaine allusion. A notre grande surprise, il nous en parla le premier, et nous raconta dans quelles circonstances son premier accès avait eu lieu. J'ai entendu, depuis, une version tout autre et très différente : Dostoïevsky aurait eu cet accès pour avoir passé par les verges, aux travaux forcés. Les deux versions n'ont aucune ressemblance. Laquelle est la vraie ? Je n'en sais rien, plusieurs médecins m'ayant assuré que presque tous les épileptiques offrent ce trait caractéristique d'oublier complètement l'origine de leur maladie, quoique leur imagination reste toujours préoccupée de ce sujet.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il racontait : sa maladie n'avait pas, selon lui, commencé aux travaux forcés, mais en exil. Il souffrait extrêmement de la solitude, et passait des mois entiers sans voir âme qui vive, sans échanger une parole intelligente avec qui que ce fût. Tout à coup, il vit très inopinément arriver un ancien camarade : — je ne me rappelle plus le nom qu'il nous cita. — C'était la veille du jour de Pâques, dans la soirée ; mais la joie de se revoir fit qu'ils oublièrent quelle était cette soirée ; ils passèrent la nuit entière à causer, sans souci du temps ni de la fatigue, grisés par leurs propres paroles.

La conversation roula sur ce qui leur tenait le plus à cœur : la littérature, l'art, la philosophie, et enfin la religion.

L'ami de Dostoïevsky était athée, lui croyant, tous deux également convaincus.

— Il y a un Dieu ! cria enfin Dostoïevsky hors de lui.

Au même moment, les cloches de l'église voisine sonnèrent les matines de Pâques à toute volée : l'air fut ébranlé de ce tintement, — et "je me sentis englouti par la fusion du ciel et de la terre," racontait Théodore Mikhaïlovitch ; "j'eus la vision matérielle de la divinité, elle pénétra en moi. *Oui, Dieu existè !* criai-je, et je ne me rappelle rien de ce qui suivit."

— Vous autres gens bien portants, continua-t-il, ne soupçonnez pas le bonheur que nous éprouvons, nous autres épileptiques, une seconde avant l'accès. Mahomet, dans son Coran, affirme avoir vu le paradis, y avoir été. Des sages imbéciles

prétendent que c'est un menteur et un fourbe. Oh ! que non, il n'a pas menti : il a certainement vu le paradis dans une attaque d'épilepsie, car il en avait comme moi. Je ne sais si cet état bienheureux dure des secondes, des heures ou des mois, mais, croyez-en ma parole, je ne le céderais pas pour toutes les joies de la terre.

Dostoïevsky prononça ces derniers mots d'une voix basse, saccadée et d'un ton passionné qui lui était particulier. Nous le regardions, hypnotisés par le charme de sa parole. Soudain, la même pensée nous vint à toutes : " Il va avoir une attaque."

Sa bouche était convulsée et son visage bouleversé.

Dostoïevsky lut probablement notre crainte dans nos yeux ; il coupa court à son récit, passa la main sur sa figure et, dit avec un mauvais sourire :

— N'ayez pas peur ! je sais toujours d'avance quand cela me prend.

Confuses et embarrassées de voir notre pensée ainsi devinée, nous ne savions que dire. Théodore Mikhaïlovitch nous quitta bientôt ; il nous raconta plus tard qu'il avait eu, en effet, cette même nuit, une violente crise.

Dostoïevsky faisait parfois des récits très réalistes, oubliant absolument qu'il parlait en présence de jeunes filles. Maman en était épouvantée. Il nous raconta, par exemple, un jour, la scène suivante d'un roman qu'il avait voulu écrire dans sa jeunesse : le héros, propriétaire, d'un âge mûr, bien élevé, cultivé, ayant voyagé, lisant de bons livres, achetant des tableaux et des gravures, avait dans sa jeunesse mené une vie de débauche ; mais il s'était amendé, marié, et, devenu père de famille, s'était acquis l'estime générale.

Un matin, il se réveille ; le soleil pénètre dans sa chambre par la fenêtre : tout autour de lui est soigné, rangé, confortable. Lui-même se sent rangé et respectable. Il éprouve dans tout son être une impression de repos et de contentement. En vrai sybarite, il ne se hâte pas de se réveiller complètement, afin de prolonger le plus possible cette impression générale de bien-être végétatif.

A demi assoupi, dans cet état qui participe autant du rêve que de la veillee, il repasse en pensée quelques-uns des moments heureux de son

dernier voyage à l'étranger. Il revoit l'admirable rayon de lumière tombant sur les épaules nues de la sainte Cécile, à Munich. Des passages remarquables d'un livre récemment lu " sur la beauté et l'harmonie dans la nature " lui reviennent à l'esprit.

Soudain, au plus fort de ces réminiscences et de ces charmantes rêveries, il éprouve une gêne étrange, — ni douleur, ni souci, quelque chose comme l'impression d'une ancienne blessure, d'un coup de feu reçu jadis, et dont on n'aurait pas extrait la balle : rien n'indique à l'avance qu'on va en souffrir, et tout à coup la vieille blessure se ravive sourdement.

Notre homme réfléchit, et cherche à comprendre ce que cela signifie. Il n'a pas de mal, il n'a pas de chagrin, et cependant il se sent le cœur labouré comme par les griffes d'un chat.

Il croit comprendre qu'il doit se rappeler quelque chose, — mais quoi ? — Il y applique sa mémoire avec effort... Et soudain il se rappelle, et, d'une façon si vivante, si palpable, avec un dégoût si révoltant pour tout son être, un fait arrivé il y a vingt ans, et qui lui paraît dater de la veille ! Pendant ces vingt années, pourtant, ce souvenir ne l'a jamais tourmenté.

Il se rappelle que, dans une nuit de débauche, excité par des camarades ivres, il a violé une petite fille de dix ans...

A ces paroles, ma mère leva les bras au ciel.

— Miséricorde ! Théodore Mikhaïlovitch, songez donc aux enfants, s'écria-t-elle d'une voix désespérée.

Je ne compris pas alors le sens des paroles de Dostoïevsky ; mais, au mécontentement de maman, je devinais que cela devait être terrible.

Du reste, maman et Théodore Mikhaïlovitch étaient vite devenus bons amis. Maman l'aimait beaucoup, bien qu'il lui causât parfois des ennuis.

Vers la fin de notre séjour à Pétersbourg, maman eut l'idée de donner une soirée d'adieu, et de réunir les personnes de notre connaissance. Elle invita, naturellement, Dostoïevsky. Celui-ci refusa d'abord, obstinément ; mais maman, pour son malheur, parvint à le décider.

Cette soirée fut absurde. Mes parents, vivant depuis dix ans à la campagne, n'avaient plus à Pétersbourg de société personnelle, de monde " à

eux"; ils n'avaient plus que de vieux amis, d'anciennes relations, que la vie avait dispersés de tous côtés. Les uns, ayant fait depuis dix ans de brillantes carrières, s'étaient élevés jusqu'au sommet de l'échelle sociale. D'autres, au contraire, tombés dans la gêne, nouant péniblement les deux bouts, traînaient des existences ternes dans les quartiers éloignés de la ville. Ces personnes, qui n'avaient entre elles rien de commun, acceptèrent cependant presque toutes l'invitation de maman, et vinrent à cette soirée par souvenir "pour cette pauvre chère Lise."

La société réunie chez nous fut donc assez nombreuse, mais fort mêlée. Au nombre des invités se trouvaient la femme et la fille d'un ministre (le ministre lui-même avait promis d'entrer un instant vers la fin de la soirée, mais ne tint pas sa promesse). Nous avions aussi un personnage officiel important, allemand d'origine, très vieux, très chauve, et qui, il m'en souvient, avait la drôle d'habitude de remuer sans cesse sa bouche édentée comme pour donner un baiser, et de constamment déposer ce baiser sur la main de ma mère : "Elle était très belle, votre maman. Aucune de ses filles n'est aussi belle," répétait-il avec son accent germanique.

Nous avions un propriétaire des provinces baltiques, ruiné, retiré à Pétersbourg, et vainement à la recherche d'une bonne place. Nous avions de respectables veuves, de vieilles demoiselles, et plusieurs académiciens, autrefois amis de mon grand-père. L'élément dominant était allemand, bien élevé, prétentieux et incolore.

L'appartement de mes tantes, quoique fort grand, ne consistait qu'en une série de petites cages, bourrées d'objets inutiles et laids, rassemblés dans le courant d'une longue vie, par deux Allemandes pleines d'ordre et d'activité. Le grand nombre des invités, joint à la quantité de bougies allumées, rendait la chaleur excessive. Deux laquais en habit noir et en gants blancs offraient des fruits, du thé, des bonbons, sur de grands plateaux qu'ils portaient d'une chambre à l'autre. Ma mère avait beaucoup aimé la vie de Pétersbourg, mais elle n'en avait plus l'habitude : aussi était-elle intérieurement agitée et inquiète : "Tout se passe-t-il convenablement? Ne sommes-nous pas provinciales, passées de mode? Et les amis

d'autrefois ne trouveront-ils pas que j'ai perdu l'usage du monde?"

Les invités, n'ayant aucun intérêt commun, s'ennuyaient, mais, en gens bien élevés, pour lesquels les soirées ennuyeuses sont un ingrédient inévitable de la vie, ils acceptaient leur sort et s'y résignaient stoïquement.

Qu'on se figure le pauvre Dostoïevsky dans cette mêlée. Il tranchait sur le reste de la société autant par sa physionomie que par sa toilette. Dans un élan de dévouement, il avait endossé un habit : et cet habit, qui lui allait du reste fort mal et fort disgracieusement, l'exaspéra toute la soirée. Sa fureur commença sur le seuil même du salon. Comme tous les gens nerveux, il éprouvait une timidité désagréable à se trouver dans une réunion d'étrangers ; plus cette réunion était nulle, incolore, et peu sympathique, plus sa timidité s'accroissait. Sa contrariété devait se déverser sur quelqu'un.

Ma mère se hâta de le présenter aux autres invités ; mais, au lieu de saluer, il murmura quelque chose d'inarticulé, qui ressemblait à un grognement, et tourna le dos. Qui pis est, il prétendit aussitôt accaparer complètement Aniouta, l'emmena dans un coin du salon avec l'intention évidente de ne plus la laisser partir. C'était contraire à toutes les convenances, et ses façons ne l'étaient pas moins : il prenait la main de ma sœur, lui parlait en se penchant jusqu'à son oreille. Aniouta était gênée, ma mère hors d'elle. D'abord, elle tenta de faire "délicatement" comprendre à Dostoïevsky combien sa tenue laissait à désirer. Elle appela ma sœur, sous un prétexte quelconque, en passant comme par hasard devant elle, et Aniouta se levait déjà, mais Dostoïevsky la retint avec le plus grand sang-froid :

— Attendez, Anna Vassilievna, je ne vous ai pas tout dit.

Ici, ma mère perdit patience.

— Excusez-la; Théodore Mikhaïlovitch, mais, comme maîtresse de la maison, il faut qu'elle s'occupe de tous les invités, dit-elle avec raideur, en emmenant ma sœur.

Dostoïevsky, fâché, s'enfonça dans son coin sans ouvrir la bouche, jetant sur l'assistance des regards furieux.

Au nombre des invités s'en trouvait un qui, dès

le premier moment, lui fut particulièrement insupportable. C'était un parent éloigné du côté des Schubert, jeune officier allemand de je ne sais quel régiment de la garde, beau, intelligent, bien élevé, reçu dans le meilleur monde, le tout avec convenance, mesure, sans rien d'excessif. Sa carrière se faisait de même, sans rapidité excessive, solidement, respectablement : il savait plaire à qui de droit, sans obséquiosité ostensible, et sans servilité. Il était aimable pour sa cousine, par droit de parenté, quand il la rencontrait chez ses tantes, mais avec tact, sans que ses attentions sautassent aux yeux, et assez cependant pour faire comprendre qu'il avait des "vues."

Ainsi que cela se passa en pareil cas, tout le monde dans la famille le considérait comme un parti sortable et acceptable, mais personne ne semblait soupçonner la possibilité d'un mariage. Ma mère elle-même ne touchait à cette question qu'à mots couverts et par quelques légères allusions en causant avec les tantes.

Il suffit à Dostoïevsky de jeter les yeux sur ce beau et grand garçon, un peu infatué de lui-même, pour le détester jusqu'à l'exaspération.

Le jeune cuirassier, pittoresquement étendu sur un fauteuil, montrait, dans toute leur beauté, des pantalons à la mode qui serraient étroitement ses longues jambes bien tournées. Il racontait quelque chose d'amusant à ma sœur, légèrement penché vers elle, en agitant ses épaulettes. Aniouta, encore confuse de l'incident survenu entre ma mère et Dostoïevsky, l'écoutait avec son sourire stéréotypé, — son sourire de salon, — "le sourire pudique d'un ange," comme disait aigrement notre institutrice anglaise.

Dostoïevsky jeta les yeux sur ce groupe, et dans sa tête s'échafauda aussitôt un roman : Aniouta déteste et méprise ce "petit Allemand," ce "fat insolent" ; ses parents veulent le lui faire épouser, et les réunissent aussi souvent que possible ; évidemment, la soirée n'a pas d'autre but.

Ce roman imaginé, Dostoïevsky tout de suite y crut fermement, et s'en indigna.

Le thème de conversation à la mode, cet hiver-là, était un livre publié par un pasteur anglican : un parallèle de l'Église orthodoxe et du protestantisme, — sujet intéressant pour cette société russo-allemande ; — et, une fois sur ce chapitre,

la conversation s'anima un peu. Maman, Allemande elle-même, fit remarquer qu'une des supériorités du protestantisme sur l'orthodoxie consistait dans la lecture des Évangiles.

— Mais l'Évangile est-il écrit pour les femmes du monde ?

Cette exclamation inattendue fut poussée par Dostoïevsky ; jusque-là, il s'était tu avec obstination.

— Que dit l'Évangile ? "Au commencement, Dieu créa l'homme et la femme," ou bien encore : "Et l'homme quittera son père et sa mère, et ne fera qu'un avec sa femme." Voilà comment le Christ comprenait le mariage. Qu'en pensent les mamans, uniquement occupées à bien placer leurs filles ?

Il déclama ces mots avec une emphase extraordinaire. C'était ainsi, chaque fois qu'il s'anima : toute sa personne se crispait, et il semblait décocher ses paroles comme autant de flèches. L'effet fut considérable. Tous ces Allemands bien élevés se turent, fixant sur lui des yeux stupéfaits. Quelques secondes se passèrent avant que l'on eût bien saisi l'inconvenance de cette sortie, et que chacun se fût repris à parler pour en étouffer l'impression.

Dostoïevsky jeta encore un regard haineux et provocateur sur l'assemblée ; puis il se renfonça dans son coin et ne dit plus un mot jusqu'à la fin de la soirée.

Lorsqu'il revint chez nous quelque temps après, maman essaya de lui battre froid et de se montrer blessée : mais sa bonté et l'extrême douceur de son caractère l'empêchaient de garder rancune, surtout à un homme tel que Dostoïevsky, et bientôt ils furent amis comme par le passé.

En revanche, les relations d'Aniouta et de Dostoïevsky semblèrent entrer dans une nouvelle phase et changèrent complètement à partir de cette soirée. Dostoïevsky n'imposa plus à ma sœur ; elle parut, au contraire, chercher toutes les occasions de le contredire et de le taquiner. Il répondait avec irritation et avec une façon de la chicaner sur toutes choses, qu'il n'avait jamais montrée jusque-là. Il lui demandait compte de ses moindres actions, prenait en grippe les personnes auxquelles Aniouta témoignait quelque préférence. Ses visites n'étaient ni moins longu

ni moins fréquentes, peut-être même venait-il plus souvent, mais le temps se passait presque entièrement en querelles.

Au début de nos relations avec Dostoïevsky, ma sœur eût sacrifié tous les divertissements, toutes les invitations, au plaisir de l'attendre : quand il était là, elle ne voyait que lui et ne faisait aucune attention aux autres personnes. Tout cela fut changé. Dostoïevsky venait-il quand nous avions du monde, Aniouta continuait tranquillement à s'occuper de ses hôtes. Recevait-elle quelque invitation pour le soir où Théodore Mikhaïlovitch devait venir, elle lui écrivait un mot d'excuse. Le lendemain il arrivait furieux. Aniouta semblait ne pas remarquer cette fâcheuse disposition d'esprit, prenait son ouvrage et se mettait à coudre. De plus en plus agacé, Dostoïevsky s'asseyait dans un coin et gardait un silence arouche. Ma sœur se taisait aussi.

— Mais jetez donc votre ouvrage ! disait enfin Mikhaïlovitch, n'y tenant plus.

Et il lui retirait l'ouvrage des mains.

Ma sœur croisait les bras d'un air résigné et ne disait mot.

— Où avez-vous été hier ? demandait Théodore Mikhaïlovitch irrité.

— Au bal, répondait ma sœur avec indifférence.

— Et vous avez dansé ?

— Mais certainement.

— Avec votre cousin ?

— Avec lui et avec d'autres.

— Et cela vous amuse ? continuait Dostoïevsky, prolongeant son interrogatoire.

Aniouta haussait les épaules.

— Faute de mieux, oui, répondait-elle en reprenant son ouvrage.

Dostoïevsky la regardait quelques instants en silence.

— Vous êtes une fille sotte et nulle, rien de plus, décidait-il en dernier ressort.

C'est ainsi que se passaient alors fréquemment leurs conversations.

Le sujet perpétuel et brûlant de leurs discussions était le nihilisme. Parfois ces débats se prolongeaient fort avant dans la nuit ; et plus ils parlaient et s'échauffaient tous deux, plus aussi, dans le feu de la discussion, ils s'emportaient à des

professions de foi beaucoup plus avancées en apparence qu'elles ne l'étaient en réalité.

— La jeunesse actuelle est bornée et peu développée, criait Dostoïevsky : une paire de bottes vernies lui est plus chère que Pouchkine.

— Pouchkine, en effet, a vieilli, faisait tranquillement remarquer ma sœur, sachant qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen de le mettre en fureur que de manquer de respect à Pouchkine.

Dostoïevsky, hors de lui, prenait alors son chapeau, déclarait solennellement qu'il trouvait oiseux de discuter avec une nihiliste, et qu'il ne remettrait plus les pieds chez nous. Et le lendemain il revenait, comme si rien ne s'était passé.

A mesure que les rapports de Dostoïevsky avec ma sœur s'envenimaient, du moins en apparence, mon affection pour lui allait grandissant. De jour en jour mon admiration augmentait, et je subissais complètement son influence ; il remarquait, sans doute, cette adoration absolue, et elle lui faisait plaisir. Il me donnait toujours en exemple à ma sœur. S'il arrivait à Dostoïevsky d'exprimer quelque pensée profonde, quelque paradoxe de génie, en contradiction manifeste avec une morale routinière, ma sœur fuisait l'ignorante, et semblait ne rien comprendre. Mes yeux brillaient d'enthousiasme ; elle, au contraire, pour l'exaspérer, ripostait par quelque plate banalité.

— Vous avez une âme misérable, pitoyable, disait alors Théodore Mikhaïlovitch avec emportement. Voyez votre petite sœur, quelle différence ! C'est une enfant, mais elle me comprend, parce qu'elle a l'âme délicate.

Je rougissais de joie, et me serais fait couper en morceaux pour montrer combien je le comprenais. Au fond de l'âme, j'étais très contente de voir Dostoïevsky moins enthousiaste de ma sœur qu'au début de nos relations. Honteuse de ce sentiment, je me le reprochais comme une espèce de trahison ; et, par un compromis de conscience dont je ne me rendais pas compte, je cherchais à racheter mon péché secret en prodiguant à ma sœur des caresses et des attentions toutes particulières. Mais ces remords ne m'empêchaient pas d'éprouver un plaisir involontaire, chaque fois qu'Aniouta et Dostoïevsky se querellaient.

Théodore Mikhaïlovitch m'appelait son amie : aussi croyais-je naïvement le mieux comprendre et

lui être plus chère que ma sœur aînée. Il faisait même l'éloge de ma beauté au détriment de celle d'Aniouta.

— Vous vous croyez très jolie ? disait-il à ma sœur ; mais votre sœur, avec le temps, sera beaucoup mieux que vous. Elle a une physionomie infiniment plus expressive et des yeux de bohémienne. Et vous, vous n'êtes qu'une jolie petite Allemande ; rien de plus.

Aniouta souriait avec dédain ; et moi, j'écoutais avec ivresse ces éloges inusités donnés à ma personne.

“ C'est peut-être vrai ? ” me disais-je avec un battement de cœur. Et je commençais à me préoccuper sérieusement de la crainte que ma sœur ne s'offensât de la préférence de Dostoïevsky pour moi.

J'avais grande envie de savoir ce qu'en pensait Aniouta elle-même, et s'il était vrai que je fusse destinée à être jolie quand je serais grande. Cette dernière question surtout m'intéressait.

Nous couchions dans la même chambre à Pétersbourg, ma sœur et moi, et c'est en nous déshabillant que nous avons nos causeries intimes.

Aniouta, comme d'habitude, debout devant son miroir, peigne ses longs cheveux blonds, et en fait deux nattes pour la nuit. Cela dure longtemps : les cheveux sont abondants, soyeux, et elle y passe le peigne avec amour. Je suis assise sur mon lit, déshabillée, entourant mes genoux de mes deux bras, et je cherche le moyen d'entamer le sujet intéressant.

— Quelles drôles de choses Théodore Mikhaïlovitch nous a dites aujourd'hui ! murmurai-je enfin d'un air que je tâche de rendre indifférent.

— Lesquelles ? demande ma sœur distraite, et ayant évidemment oublié cette conversation si importante pour moi.

— Mais, par exemple, quand il prétend que j'ai des yeux de bohémienne et que je deviendrai jolie...

Et je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

Aniouta laisse tomber la main qui tient le peigne, et tourne vers moi son visage, avec une gracieuse inflexion du cou.

— Ah ! tu crois que Théodore Mikhaïlovitch te trouve jolie, plus jolie que moi ? demande-t-elle d'un air fin, avec un regard énigmatique.

Ce sourire rusé, ces yeux verts qui rient, ces cheveux blonds déroulés, font d'elle une véritable “ roussalka ”. Le grand miroir placé près d'elle et faisant face à son lit reflète ma propre personne, petite, moricaude : je puis faire la comparaison. Celle-ci n'est pas fort agréable ; mais le ton froid et suffisant de ma sœur me vexe, je ne veux pas me rendre.

— Les goûts peuvent être différents, dis-je fâchée.

— Oui, il y a de drôles de goût, répond Aniouta tranquillement.

Et elle se reprend à démêler ses cheveux.

La bougie éteinte, je continue mes réflexions sur le même sujet, la tête enfoncée dans mon oreiller :

“ Mais peut-être Théodore Mikhaïlovitch a-t-il un drôle de goût, et me trouve-t-il mieux que ma sœur ? ”

Et machinalement, par une habitude d'enfant, je prie intérieurement :

“ Seigneur, mon Dieu, fais que tout le monde, l'univers entier, admire Aniouta, mais que, pour Théodore Mikhaïlovitch, je sois la plus jolie ! ”

Pendant mes illusions à ce sujet devaient s'écrouler dans un avenir très prochain et d'une façon très cruelle.

Au nombre des talents d'agrément encouragés par Dostoïevsky était la musique. Jusque-là, j'avais joué du piano comme toutes les petites filles en jouent, sans répugnance, mais sans goût particulier ; je n'avais pas beaucoup d'oreille, mais comme, depuis l'âge de cinq ans, je faisais chaque jour une heure et demie de gammes et d'exercices, j'avais acquis, à l'âge de treize ans, un certain mécanisme, un toucher assez agréable et l'habitude de déchiffrer.

Il m'était arrivé, au commencement de nos rapports avec Dostoïevsky, d'exécuter devant lui un morceau que je jouais mieux que les autres : des variations sur un thème russe. Théodore Mikhaïlovitch n'était pas musicien. Il était du nombre de ces personnes pour lesquelles les jouissances musicales dépendent d'une cause purement subjective, — leur disposition d'esprit. A certains jours la musique la plus belle, la plus artistement exécutée peut les faire bâiller ; à certains autres, un orgue de Barbarie, grinçant dans la rue, les attendra jusqu'aux larmes.

Le jour où je jouai, Théodore Mikhaïlovitch se trouvait dans une heure d'attendrissement et de sensibilité : il fut enthousiasmé de mon jeu, et me fit, suivant son habitude, les compliments les plus exagérés : j'avais du talent, de l'âme, que n'avais-je pas ?

Dès lors, naturellement, je me passionnai pour la musique. Je priai maman de me donner un bon professeur ; et, pendant notre séjour à Pétersbourg, je passai mes heures de loisir au piano, si bien qu'en trois mois je fis vraiment de grands progrès.

L'idée me vint alors de préparer une surprise à Dostoievsky. Par hasard, il nous avait dit une fois que, de toutes les œuvres musicales, celle qu'il préférait, c'était la *Sonate pathétique* de Beethoven : cette sonate le plongeait dans un monde de sensations oubliées. Bien que cette sonate dépassât en difficulté ce que j'avais joué jusque-là, je résolus, coûte que coûte, de l'apprendre ; et, après y avoir mis beaucoup de temps et de peine, je parvins, en effet, à la jouer passablement. Restait à trouver le moment favorable pour enchanter Dostoievsky : ce moment se présenta bientôt.

Nous n'avions plus que cinq ou six jours à passer à Petersbourg. Maman et toutes les tantes étaient invitées à dîner chez le ministre de Suède, un ancien ami de la famille. Aniouta, fatiguée de soirées et de dîners, avait prétexté une migraine. Nous étions seules à la maison. Ce soir-là, Dostoievsky vint nous voir.

L'approche du départ, le sentiment de n'avoir personne à la maison pour nous surveiller, celui, d'ailleurs, qu'une soirée semblable ne se renouvelerait plus de sitôt, nous mettaient dans une certaine excitation joyeuse. Théodore Mikhaïlovitch aussi paraissait un peu nerveux et bizarre, mais nullement irritable comme il l'avait été dans les derniers temps, et, au contraire, doux et affectueux.

Le moment était bien choisi pour lui jouer sa sonate favorite : je me réjouissais, à l'avance, du plaisir que j'allais lui faire.

Je commençai. La difficulté du morceau, la nécessité de m'appliquer, la crainte des fausses notes, absorbèrent si bien mon attention que je ne remarquai rien de ce qui se passait autour de moi... Me voilà donc au bout de ma sonate, avec la conviction intime d'avoir bien joué. Mes mains

éprouvaient une certaine fatigue, mais une fatigue agréable, causée par la musique et par la douce émotion que l'on éprouve toujours à sentir que l'on a bien rempli sa tâche ; et j'attendais les éloges que je croyais avoir mérités. Mais, autour de moi, tout restait silencieux. Je me retournai : la chambre était vide.

Le cœur me manqua. Je ne soupçonnai rien encore de positif, mais je passai dans la chambre voisine avec un triste pressentiment : elle était vide aussi. Enfin, soulevant une portière, qui dissimulait la porte d'un petit salon, j'aperçus Dostoievsky et Aniouta. Et que vis-je, mon Dieu !

Assis l'un près de l'autre sur un petit canapé, la chambre faiblement éclairée par une lampe recouverte d'un grand abat-jour dont l'ombre m'empêchait de distinguer le visage de ma sœur, j'aperçus au contraire celui de Dostoievsky en pleine lumière. Il était pâle et troublé. Penché vers Aniouta, il lui tenait la main dans les siennes, et lui parlait de cette voix saccadée, passionnée et voilée que je connaissais, et que j'aimais tant.

— Ma petite colombe, Anna Vassilievna, comprenez donc que je vous ai aimée du moment où je vous ai vue ; avant même de vous voir, je vous avais pressentie par vos lettres, et ce n'est pas d'amitié que je vous aime, mais passionnément, de tout mon être...

Mes yeux s'obscurcirent ; un sentiment d'amer abandon, de cruelle offense s'empara de moi, mon sang reflua vers mon cœur pour rejaillir ensuite en flots brûlants vers ma tête.

Je laissai tomber la portière et me sauvai de la chambre : j'entendis le bruit d'une chaise, involontairement renversée par moi.

— Est-ce toi, Sonia ? appela la voix troublée de ma sœur.

Mais je ne répondis pas, et ne m'arrêtai que dans notre chambre, à l'autre extrémité de l'appartement, au bout d'un long corridor. Arrivée là, je me déshabillai précipitamment, sans allumer de bougie, m'arrachant presque les vêtements du corps, et me jetai, encore à moitié vêtue, dans mon lit, où j'enfonçai ma tête sous la couverture.

A ce moment, j'étais possédée d'une seule crainte : pourvu que ma sœur ne vienne pas me chercher et ne me ramène pas au salon ! Je ne pouvais supporter l'idée de les voir.

Un sentiment inconnu d'amertume, d'insulte, de honte,—surtout d'insulte et de honte,—remplissait mon âme. Jusque-là, dans mes pensées les plus intimes, je ne m'étais pas rendu compte de ce que j'éprouvais pour Dostoïevsky, je ne m'étais pas avoué que je l'aimais.

Bien que j'eusse à peine treize ans, j'avais beaucoup lu, et souvent entendu parler d'amour ; mais je croyais que l'on n'aimait que dans les livres, et pas dans la vie réelle. Quant à Dostoïevsky, je m'imaginai que toute la vie devait se passer avec lui comme ces derniers mois.

“ Et maintenant, subitement, c'est fini, tout à fait fini ”, me répétais-je avec désespoir. Je comprenais clairement, alors, en voyant tout irrévocablement perdu, combien j'avais été heureuse hier, aujourd'hui, il y a quelques minutes encore ;—et maintenant, mon Dieu, maintenant... !

Ce qui était fini, changé, je ne me l'expliquais pas, mais je sentais que pour moi tout s'était éteint, décoloré, et que la vie ne valait pas la peine d'être vécue.

“ Pourquoi se sont-ils moqués de moi, pourquoi toutes ces cachotteries et toutes ces hypocrisies ? pensai-je avec une colère injuste. Eh bien ! qu'il l'aime, qu'il l'épouse, qu'est-ce que cela me fait ? ” me dis-je au bout de quelques minutes. Mais mes larmes coulaient toujours, et mon cœur se serrait d'une douleur inconnue et intolérable.

Le temps passait. J'aurais voulu maintenant qu'Aniouta vînt me chercher. Je lui en voulais de ne pas venir :

“ Ils n'ont aucun besoin de moi, mon Dieu, et me laisseraient bien mourir !... Et si j'allais vraiment mourir ! ”

Je fus prise d'une inexprimable pitié pour moi-même, et mes larmes redoublèrent.

“ Que font-ils maintenant ?... Comme ils doivent être heureux ! ”

Et j'eus l'idée folle de courir auprès d'eux, de leur faire des reproches violents.

Je sautai du lit, et, les mains tremblantes, je me mis à chercher les allumettes pour faire de la lumière et m'habiller. Je ne trouvai pas d'allumettes, et, comme j'avais jeté mes vêtements au hasard, de tous les côtés, je ne parvins pas à me rhabiller dans l'obscurité ; je ne voulus pas appeler la femme de chambre : force me fut de me re-

coucher, et je me repris à sangloter avec le sentiment d'un abandon sans espoir et sans consolation.

Les larmes vous épuisent vite, quand l'organisme n'est pas habitué à souffrir : à ce paroxysme de douleur aiguë succéda une torpeur profonde.

Des salons de réception aucun bruit ne venait jusqu'à ma chambre ; mais dans la cuisine, à côté, j'entendais les domestiques s'apprêter à souper. On faisait du bruit avec les couteaux et les assiettes : les femmes de chambre riaient, causaient. “ Tout le monde est gai, heureux ! Moi seule... ”

Enfin, après un temps assez long, et qui me parut une éternité, un coup de sonnette retentit. Maman et les tantes rentraient de leur dîner. J'entendis les pas précipités du domestique ; puis, dans l'antichambre, des voix gaies et animées, comme lorsqu'on rentre d'une soirée.

“ Dostoïevsky n'est sans doute pas parti. Aniouta dira-t-elle ce soir à maman ce qui s'est passé, ou ne le dira-t-elle que demain ? ”

Et je distinguais sa voix, à lui, parmi les autres. Il prenait congé, se hâtait de partir. J'écoutais avec une telle attention que je l'entendis mettre ses galoches. Puis la porte d'entrée se referma, et bientôt j'entendis le pas d'Aniouta résonner dans le corridor. Elle ouvrit la porte de notre chambre, et un rayon de lumière m'éclaira vivement le visage.

Cette lumière éclatante blessait mes yeux en pleurs, et me parut intolérable : une sensation physique de haine contre ma sœur me monta au gosier.

“ La mauvaise, elle se réjouit ! ” pensai-je avec amertume. Et je me tournai bien vite du côté du mûr, en simulant le sommeil.

Aniouta, sans se dépêcher, posa la bougie sur la commode, s'approcha de mon lit, et resta quelques minutes en silence, debout près de moi... Je ne bougeais pas, je retenais même ma respiration.

— Je vois bien que tu ne dors pas, dit enfin Aniouta.

Je me taisais toujours.

— Eh bien ! si tu veux bouder, boude. Tant pis pour toi, tu ne sauras rien, déclara-t-elle enfin.

Et elle commença tranquillement à se déshabiller.

Je me rappelle avoir fait, cette nuit-là, un beau

rêve. Chose étrange : chaque fois que la vie m'a accablée de quelque grande et pesante douleur, j'ai toujours rêvé, la nuit suivante, d'une façon particulièrement douce et agréable. Mais aussi quel réveil pénible ! Les songes ne sont pas tous dissipés : le corps, épuisé des larmes de la veille, éprouve, après quelques heures d'un sommeil réparateur, une certaine détente et un soulagement physique, à sentir l'équilibre rétabli. Soudain, comme un coup de marteau, le souvenir de cette chose terrible, irréparable, arrivée la veille, retentit dans la tête, et la nécessité de recommencer à vivre et à se torturer étreint le cœur.

La vie a beaucoup de mauvais ; toutes les formes de la souffrance sont repoussantes. Il est cruel, le premier paroxysme aigu du désespoir, lorsque l'être entier se révolte, ne veut pas se résigner, ni reconnaître l'étendue de son malheur. Plus terribles encore, peut-être, sont les longues, longues journées qui suivent, — quand toutes les larmes ont été pleurées, quand la révolte s'est calmée, que l'homme ne cherche plus à battre la muraille de sa tête, mais que, sous le poids de la douleur qui l'écrase, il se rend compte du travail de destruction, de décomposition, qui s'accomplit lentement en lui, et dont les autres ne s'aperçoivent pas.

Tout cela est odieux et cruel ; mais les premières minutes où, après un court intervalle de repos, d'oubli, on rentre dans la réalité, sont encore ce qu'il y a de pire. Je passai la journée suivante dans une attente fiévreuse :

“ Que va-t-il arriver ? ”

Je ne questionnai pas ma sœur : la haine de la veille subsistait encore, bien qu'à un moindre degré ; aussi évitai-je Aniouta de toutes les façons. En me voyant si malheureuse, elle tenta de se rapprocher de moi et de me caresser, mais je la repoussai rudement, dans un soudain accès de colère. Alors, à son tour, elle s'offensa et m'abandonna à mes sombres méditations.

J'étais persuadée, je ne sais pourquoi, que Dostoïevsky viendrait le soir, et qu'il se passerait quelque chose de terrible ; mais il ne vint pas. Nous nous mîmes à table pour dîner ; il n'avait pas encore paru. Après dîner, je le savais, nous devions aller au concert.

A mesure que la journée s'avavançait, et que Dos-

toïevsky ne se montrait pas, je m'étais senti le cœur plus léger ; une espérance vague et mélancolique s'emparait de moi. Alors, une idée me saisit : “ Ma sœur refusera le concert, restera à la maison, et Théodore Mikhaïlovitch viendra quand elle sera seule.”

Cette pensée me rendit ma jalousie.

Mais Aniouta vint au concert, et fut très gaie, très animée durant la soirée.

En rentrant du concert, après nous être couchées, comme Aniouta allait éteindre la bougie, je ne pus me contenir, et je demandai sans la regarder :

— Quand Théodore Mikhaïlovitch viendra-t-il te voir ?

Aniouta sourit :

— Je croyais que tu ne voulais rien savoir, ne plus me parler, et te contenter de boudier ? ”

Sa voix était si douce et si affectueuse que mon cœur, subitement, se fondit de tendresse pour elle.

“ Comment ne l'aimerait-il pas ? Elle est si charmante, et moi si mauvaise et si méchante ! ” me dis-je, avec un soudain accès d'humilité.

Je quittai mon lit pour grimper dans celui de ma sœur ; et me serrai, toute en larmes, contre elle. Aniouta me caressait la tête :

— Mais ne pleure donc pas, petite sotte. Es-tu bête ! répétait-elle affectueusement.

Puis, n'y tenant plus, elle partit d'un grand éclat de rire :

— En voilà une idée ! s'éprendre d'un homme qui a trois fois et demie ton âge ! dit-elle.

Ces paroles, ce rire éveillèrent en moi un espoir insensé.

— Est-il possible que tu ne l'aimes pas ? demandai-je à voix basse, suffoquée d'émotion.

Aniouta réfléchit.

— Vois-tu, commença-t-elle en cherchant ses mots, comme empêchée d'exprimer sa pensée, je l'aime certainement beaucoup, et j'ai beaucoup, beaucoup d'admiration pour lui. Il est si bon, si plein d'esprit, de génie ! Elle s'animait tellement que mon cœur se serra de nouveau. Mais comment t'expliquer cela ? Je ne l'aime pas comme il... en un mot, je ne l'aime pas assez pour l'épouser.

Telle fut son explication. Mon Dieu ! comme toute mon âme se remplit de lumière ! Je me

jetai au cou de ma sœur et je l'embrassai tendrement. Aniouta parla longtemps :

— Vois-tu, cela m'étonne parfois moi-même de ne pouvoir l'aimer. Il est si bon ! Au commencement, j'ai pensé que je l'aimerais peut-être. Mais il lui faut une femme tout autre que moi. Sa femme doit se dévouer à lui entièrement, lui consacrer toute son existence, penser exclusivement à lui seul. Et cela m'est impossible : moi aussi, je veux vivre. D'ailleurs, il est si exigeant ! Il semble toujours vouloir s'emparer de moi, m'absorber en lui-même, je ne me sens pas à l'aise avec lui.

Tout cela ma sœur le disait en s'adressant à moi, mais en réalité pour se donner à elle-même une explication. J'avais l'air de la comprendre et de partager ses sentiments ; au fond de l'âme, je pensais :

“ Seigneur, quel bonheur cela doit être de vivre toujours auprès de lui, de se dévouer à lui complètement !... Comment ma sœur peut-elle repousser une pareille félicité ! ”

Quoi qu'il en soit, je m'endormis, ce soir-là, infiniment moins malheureuse que la veille.

Le jour fixé pour notre départ était proche. Dostoïevsky vint nous voir encore une fois pour nous dire adieu. Il ne resta pas longtemps, mais son attitude avec Aniouta fut simple et amicale, et ils se promirent de s'écrire. Avec moi, l'adieu fut très tendre : il m'embrassa même en me quittant, ne se doutant certes guère de mes sentiments pour lui, et des souffrances dont il était cause.

Six mois plus tard, environ, ma sœur reçut une lettre de Dostoïevsky, lui annonçant son mariage : il avait rencontré une admirable jeune fille, il l'aimait, et elle consentait à l'épouser. “ Si pareille chose m'avait été prédite il y a six mois, — ajoutait naïvement Théodore Mikhaïlovitch, à la fin de sa lettre, — je vous jure que je ne l'aurais jamais crue possible. ”

Ma blessure guérit vite, également. Durant les derniers jours passés à Pétersbourg, j'éprouvais encore un poids inaccoutumé au cœur, et me sentais plus triste et moins animée que d'habitude, mais le voyage effaça de mon âme jusqu'aux traces de l'orage qui l'avait bouleversée.

Nous étions en avril. A Pétersbourg, l'hiver régnait encore, il faisait froid et laid. Mais à

Witebsk, le vrai printemps vint au-devant de nous ; il avait, en deux ou trois jours, pris possession de tous ses droits. Tous les ruisseaux, toutes les rivières débordaient, donnant à la campagne, qu'ils inondaient, l'apparence de la pleine mer. La terre dégelait ; la boue était indescrivable.

Sur la grande route, on avançait encore tant bien que mal ; mais, une fois au chef-lieu de notre district, il fallut laisser notre voiture de voyage à l'auberge, et louer un mauvais tarentass. Maman et le cocher poussaient des soupirs et s'inquiétaient : “ Comment arriverons-nous ? ” Maman craignait surtout d'être grondée par mon père, pour avoir prolongé son séjour à Pétersbourg. Néanmoins, en dépit des soupirs et des gémissements, le voyage fut excellent.

Je me rappelle comment, à une heure avancée de la soirée, nous traversâmes la grande forêt de pins. Nous ne dormions pas, ma sœur et moi, nous restions silencieuses, revivant par la pensée les impressions si diverses de ces trois derniers mois ; et nous aspirions avidement les âcres parfums printaniers dont l'air était chargé. Nos cœurs à toutes deux se serraient jusqu'à la douleur, d'une sorte d'attente inquiète.

Peu à peu, la nuit tomba tout à fait. Nous allions au pas, à cause du mauvais chemin. Le cocher s'était, je crois, endormi sur son siège, et n'excitait plus ses chevaux ; on n'entendait plus que le bruit de leurs sabots pataugeant dans la boue, et, par instants, le tintement saccadé de leurs grelots. La forêt s'étendait des deux côtés de la route, sombre, mystérieuse, impénétrable. Tout à coup, au sortir des bois, à l'entrée d'une petite prairie, la lune apparut, voguant sur les nuages, et nous inonda si soudainement, si vivement de sa clarté argentée que nous en fûmes presque troublées.

Depuis notre dernière explication à Pétersbourg, nous n'avions plus touché, ma sœur et moi, à aucun point délicat ; et cependant il subsistait une certaine gêne entre nous, quelque chose qui nous séparait encore. Mais alors, en ce moment, comme par une entente mutuelle, nous nous étreignîmes l'une l'autre ; et, en nous embrassant, nous comprîmes que rien d'étranger ne nous divisait plus : nous nous appartenions, nous étions l'une à l'autre comme par le passé. Une indéfinissable joie, sans cause apparente, la joie de vivre, s'empara de nous deux. Qu'elle était belle, mon Dieu, cette vie qui nous apparaissait et nous attirait alors : qu'elle nous semblait pareille à cette nuit mystérieuse, infinie !

SOPHIE KOVALEVSKY.

(Traduit du russe par ***)

HYGIÈNE

L'ART DE COMBATTRE LA VIEILLESSE.

L'art de combattre la vieillesse, c'est de ne pas la craindre, de ne pas se laisser aller à la terreur des années.

C'est de ne pas user de moyens absurdes, inintelligents, dangereux, dans le vain espoir de la retarder.

C'est de renoncer à une toilette juvénile, qui vieillit quand elle ne sied plus.

C'est de rester accueillant pour la jeunesse, de l'aimer, de ne pas la jalouser.

C'est de se retirer noblement de la lutte, de ne pas se poser en rivale de ses filles.

C'est de s'entourer d'affections sûres et douces, qui empêchent le cœur de se dessécher.

C'est de continuer à s'intéresser à tous les faits du siècle, de prendre plaisir à causer des grandes découvertes, des belles inventions ; de ne pas nier le progrès, de ne pas prétendre qu'hier valait mieux qu'aujourd'hui.

C'est de conseiller les autres avec douceur ; c'est de ne pas prétendre que les années vous ont tout appris.

C'est d'être bon et bienfaisant, par l'action, la parole, le cœur.

C'est de redoubler de coquetterie... c'est-à-dire de soigner toujours davantage sa personne, car si l'on venait à abandonner quelques-unes des habitudes de propreté, la décrépitude arriverait au triple galop : et on offrirait aux yeux un aspect bien plus repoussant qu'un homme ou une femme de vingt ans négligé, — négligence qui est déjà un vice réhibitoire à cet âge.

Enfin, c'est d'adopter de beaux costumes d'une riche simplicité, dénués de toutes prétentions, où le corps soit à l'aise, ce qui n'exclut pas la grâce, au contraire.

Je vous assure que, sous ces traits-là, un homme et une femme peuvent combattre la vieillesse jusqu'à la mort. On se plaira avec eux, auprès d'eux, jusqu'à la fin. On ne dira pas peut-être : ils sont jeunes, mais on dira encore moins : ils sont vieux, car ils n'ont de la vieillesse que les années et aucune des disgrâces.

LES GRANDES MONDAINES.

N'entendez-vous pas parler de la princesse de Z... et de la duchesse de X..., de la marquise d'Y..., etc., etc., de M^{me} A..., de M^{me} B..., de M^{me} C... comme de jeunes femmes, belles et séduisantes ?

Tout à coup vous apprenez qu'elles ont cinquante, soixante ans, mais vous les avez vues passer, et vous vous refusez, comme ceux qui les louent et les admirent encore, à leur donner cet âge qu'on vous affirme être le leur.

Ces grandes mondaines, qui mettent toute leur joie et tout leur bonheur dans les succès de salon, ont voulu rester jeunes et belles, et, jusqu'à un certain point, elles y sont parvenues, elles démentent de quinze ans leur acte de naissance.

Pas un instant elles n'ont négligé le culte de leur beauté, se soumettant à tout pour combattre les approches de la vieillesse, pour conserver intact le moindre de leurs avantages ou pour acquérir ceux qui s'obtiennent par les soins et l'étude.

Elles ont disputé âprement, pied à pied, chaque fois que la maladie, le chagrin, la fatigue ont voulu faire injure à leurs charmes.

Courbées un instant, elles se sont redressées, elles ont combattu, car pour elles c'était une question de vie et de mort. Il s'agissait, selon le point de vue mondain, d'être ou de ne pas être. *Be or not to be.*

Et elles ont réussi à vaincre les temps et la nature.

Sans imiter leurs sacrifices, qui ne sont pas toujours compatibles avec la vie que mène une honnête et simple mère de famille, ne voulez-vous pas lutter, vous aussi, avec les armes permises que je vous ai indiquées, pour arrêter la vieillesse et l'enlaidissement ? Cela vous sera plus facile qu'à elles. La saine activité où vos journées s'écoulent vous est favorable, tandis que les mondaines ont sans cesse à réparer les rudes fatigues de leur vie de plaisirs et de déplacements.

Elles ont cherché des satisfactions d'amour-propre, de vanité. Vous, vous aurez en vue de rester la fée charmante du foyer, le régal des yeux de celui à qui vous vous êtes entièrement donnée.

L'ART DE PARAÎTRE TOUJOURS JEUNE.

Pour ne pas vieillir, disait une charmante vieille femme à son mari, quand elle le voyait dans ses jours de morosité, pour rester toujours jeune, il faut être aimable.

Un visage sombre, un air bourru, un regard malveillant, mais c'est un paysage d'hiver.

Un visage serein, un air gracieux, un regard doux et bon, c'est comme un jour de printemps, et le sourire des lèvres joue le rôle du rayon de soleil.

Les gens bougons, remarquez-le, paraissent toujours dix ans de plus que leur âge. Le visage se plisse sous l'action du froncement de sourcils ; la bouche s'avance désagréablement en faisant la moue. On s'enlaidit et on se vieillit à plaisir.

Regardez, à côté, cette femme souriante : tous ses traits sont reposés, sa bouche forme un arc adorable, la bienveillance adoucit son regard et la bonté illumine son front lisse.

Elle est peut-être l'aînée de la femme maussade que vous voyez auprès d'elle, elle paraîtra toujours sa sœur cadette.

LA GRACE DES MOUVEMENTS.

Pour être gracieux, il faut que l'harmonie gouverne nos mouvements.

Les astres gravitent harmonieusement ; s'ils voulaient échapper aux lois du nombre et de l'accord, il se produirait une affreuse confusion dans l'univers. La dissonance, quand elle n'est ni préparée, ni sauvée, détruit l'harmonie en musique et blesse l'oreille. On pourrait multiplier les exemples pour prouver que l'harmonie régit ou devrait régir toutes choses, depuis la marche des étoiles jusqu'aux gestes du ciron humain.

Il y a des femmes qui ont, à un degré supérieur, l'intuition harmonique. J'en sais qui choisissent leurs sièges, leurs poses selon la toilette qu'elles portent, et elles font cela inconsciemment. Vêtues d'un costume simple, elles s'appuieront contre un meuble d'un style sévère ou s'assièront sur une chaise de chêne, qui sera en parfaite harmonie avec l'aspect qu'elles présentent dans leur cos-

tume tailleur un peu rigide. Elles se tiennent droites sur ce siège qui n'appelle pas l'abandon. Couvertes de soie et de dentelles, c'est vers les canopés de satin, vers les ottomanes de peluche, vers les fauteuils de velours qu'elles se dirigeront et qu'elles se poseront avec un laisser-aller plein de charme, mais qui ne compromet pas la correction de la structure. Seulement, leur épaule nue caressera l'étoffe moëlleuse où elle s'appuie, et leur corps paraîtra s'enfoncer dans le siège capitonné. Elles offrent ainsi à l'œil, sans s'en douter, en toutes circonstances, d'adorables tableaux vivants, des tableaux harmonieux.

Il n'en pourra être de même de la femme raide, sèche, anguleuse, qui n'a pas su s'adoucir, dont les gestes sont brusques et saccadés ; dont tous les mouvements sont pleins de gaucherie parce qu'elle ne sait pas donner à son corps l'équilibre, qui est tout le secret de la grâce.

Celles qui savent marcher et *se tenir* possèdent cet équilibre. La nature leur avait peut-être accordé ce don, ou, du moins, elles ne l'avaient pas perdu par de mauvaises habitudes, en cessant de veiller sur elles-mêmes. Ou, encore, elles l'ont reconquis par l'étude. C'est le cas des grandes actrices. Voyez-les marcher en scène : en même temps que leurs pieds se meuvent, leur poids est jeté sur les hanches, et le corps est ainsi maintenu en équilibre. Quelque mouvement qu'elles fassent, il est réussi parce qu'elles connaissent les lois de l'harmonie. Quand l'actrice salue, elle incline son corps et le redresse du même mouvement égal et doux.

Vous ne verrez jamais son bras se tendre tout droit, affectant la ligne horizontale dans le premier mouvement. Si le bras doit être étendu, ce n'est qu'au second état du geste qu'il atteint cette position. Il se lève, puis s'étend. S'il s'étendait immédiatement, la femme ressemblerait à une poupée articulée. Nous allons indiquer ce qu'il y a à faire pour posséder cette science de la grâce, grâce qui n'est pas apprêtée comme on pourrait le craindre, car elle repose sur un principe naturel.

COMMENT IL FAUT MARCHER.

Si vous vous courbez en marchant, quand vous êtes seul dans votre jardin ou votre appartement, promenez-vous, allez, venez, les mains derrière le dos.

Il faut apprendre aux enfants à rejeter leurs épaules en arrière ; pour y arriver on leur fait mettre les coudes au corps. Alors, tout naturellement, ils marcheront le menton dégagé et la poitrine jaillira en avant. Le dos rentrera, les omoplates seront maintenues à leur place au lieu de saillir ; le buste se cambrera, le poids entier du corps sera jeté sur les hanches, ce qui est nécessaire à son parfait équilibre.

On s'étudiera aussi à frapper d'abord la terre de la paume du pied, afin de ne pas marcher sur les talons, la pointe relevée, ce qui est si laid, si disgracieux, ce qui alourdit tant la tournure et inflige au système tout entier un ébranlement inutile, que la nature avait voulu nous éviter, en nous douant du cou-de-pied.

Lorsqu'il faut monter un escalier, gravir une côte, on courbe souvent le dos, la tête. On doit redresser l'un et l'autre pour la bonne santé des poumons et la grâce de la démarche.

Les femmes qui ont appris à marcher, ou qui marchent naturellement d'après ces principes à l'instar de la déesse, ne courbent plus les fleurs sur lesquelles elles passent.

GRACE DE LA STRUCTURE.

Pour rester svelte, il faut apprendre à se bien tenir. Si les femmes veillaient mieux sur leur maintien, arrivées à la trentième année, elles auraient des tailles plus fines et des hanches moins fortes.

La femme qui se tient droite, qui n'enfouit pas son menton dans le col de ses vêtements, qui efface ses épaules et cambre ainsi tout son buste sans effort, conserve des muscles fermes et bien tendus, avec la courbe voulue au défaut des côtes. Ainsi est conjuré l'empâtement si redouté, qui enlève au corps toute jeunesse et toute élégance.

La femme qui se tient bien, qui jette le poids du corps sur les hanches (on ne saurait trop le répéter), au lieu de le faire supporter par l'abdomen, est douée de ce qu'on appelle le port de reine, la démarche de la nymphe. Ne craignez pas d'avoir l'air hautain. Si vos yeux sont doux et votre sourire aimable, votre grâce un peu fière n'éloignera pas la sympathie, au contraire.

Je ne vous dis pas, vous entendez bien, de lever

la tête comme un paon orgueilleux, ni de vous raidir, ni de faire la roue, mais de maintenir votre buste dans la position ferme et droite que la nature lui a dévolue : que vous marchiez, que vous soyez assise ou que vous vous teniez debout, afin de ne pas avoir l'air d'un paquet et de garder à votre corps la correction de sa structure.

S'il vous faut vous baisser, vous pencher, vous accomplirez ces mouvements avec mille fois plus de grâce et de flexibilité qu'une femme affaissée, courbée, au dos arrondi par l'habitude de *se laisser aller*.

La nature nous punit toujours lorsque nous contrevenons à ses lois. Elle veut que la race humaine tienne bien droit le corps qu'elle lui a sculpté, elle veut qu'elle regarde le ciel. Si vous vous laissez attirer vers la terre, vous perdrez la beauté de vos formes.

CONSEILS POUR UNE FEMME UN PEU FORTE.

Une femme un peu forte ne doit pas porter le costume tailleur. Il dessine trop le corps, il met en relief chaque livre de graisse.

Elle se privera de chou ou de rose de ruban à sa ceinture devant ou derrière, cet ornement l'épaissirait beaucoup trop.

Elle ne découvrira pas ses bras, qui sont toujours trop gros à l'épaule, prennent une apparence de jambon ou de gigot.

Une ruche au cou ne lui convient pas du tout, ni un col haut et serré. Elle doit ouvrir *un peu* sa robe en pointe ou rebattre son col devant. Le boa de plume est le seul qui ne *l'engonce* pas trop.

Les basques courtes la grossiraient ridiculement.

La coiffure basse ne lui sied pas. Elle doit arranger ses cheveux sur le sommet de la tête, sans les tortillonner ; les bandeaux, si bandeaux il y a, ne seront pas tirés, plaqués. Il lui faut accorder un certain abandon à sa chevelure, et pas trop la huiler ni la graisser.

Les dessins à grandes fleurs, les carreaux petits et grands seront repoussés pour ses robes et ses manteaux. Les raies et l'uni, les tout petits semés ton sur ton, c'est tout ce qu'elle peut se permettre. Nuances foncées.

Peu de bijoux. Pas de perles au cou. Jamais de boucles d'oreilles. Seulement les bagues indispensables.

Les manches épaulées et les poignets étroits seront évités. Elle portera des gants larges.

PRINCIPES CONCERNANT LA TOILETTE.

Une femme qui affecte l'indifférence au sujet de la toilette manque absolument de jugement. Il est certain que c'est pour nous une question considérable.

La forme des vêtements, leur couleur, leur texture ont une importance qu'il est absurde de dédaigner.

Une femme qui s'habille mal n'est femme qu'à moitié, si les défauts de sa toilette sont le résultat de son insouciance en la matière. Mme de Maintenon prétendait que le bon goût indique le bon sens.

C'était encore elle qui blâmait les femmes qui garnissent beaucoup les étoffes grossières et s'attifent avec de vilaines choses. Et comme elle a raison ! Ce n'est pas un ruban par-ci, une fleur par-là qui nous donnent de l'élégance. Rien de pareil aux ornements hors de propos pour gêner une toilette ou la rendre ridicule. Une robe d'un tissu peu coûteux peut encore être gracieuse, si elle est simple et sans prétention.

On ne devrait jamais accepter la mode qui favorise les tissus bourrus, rugueux. En jupes, ils donnent des plis durs et raides ; en corsages, ils nuisent au teint, à la peau.

Les lainages n'habillent bien qu'à la condition d'être moelleux à l'œil et au toucher. Les soies cassantes ne peuvent faire de jolies robes. Les soies de couleur, d'un prix modéré, feront des costumes charmants, s'ils sont taillés et combinés avec goût ; mais une robe de soie noire doit être de bonne qualité, par conséquent, d'un prix convenable. *Le noir ne peut être mesquin.*

Les belles plumes font infiniment d'honneur, et durent longtemps. Elles ornent fort gracieusement un chapeau. Si on ne peut prétendre qu'à des plumes mesquines, il vaut mieux renoncer à cet ornement. Les rubans raides garnissent très mal les chapeaux. On doit faire un petit sacrifice pour employer du ruban souple et beau.

Il est bon de n'acheter aucune chose que l'on n'ait la certitude de pouvoir remplacer dès qu'elle

est usée ou si elle vient à être mise hors de service par accident, car son défaut ferait un vide trop sensible dans la toilette.

Une robe de velours fait beaucoup d'usage, mais à la condition qu'on ait un ou deux autres costumes habillés. Le velours qu'on porte souvent s'écrase, devient très laid.

Les étoffes laine et coton ne sont pas jolies et ne valent rien. Un lainage fort vaut deux tissus ordinaires.

Les blondes ont tort de porter du bleu pâle. Il donne à leur teint une couleur cendrée. Le bleu sombre leur va très bien, au contraire. Une robe de velours bleu foncé est le cadre qui fait le mieux valoir leurs dons physiques. Les nuances neutres leur sont très désavantageuses.

Les brunes, dont la peau a des tons jaunes, éviteront le bleu. Il verdirait leur teint ou le ferait paraître plus hâlé. Les brunes au teint fleuri peuvent affronter le bleu. Le vert est redoutable pour les brunes, à moins qu'elles n'aient la peau très blanche. Il va admirablement aux blondes, surtout aux blondes colorées.

Les brunes pâles doivent rechercher les teintes du rouge qui augmenté l'effet de leur beauté. Le cramoisi peut être adopté pour les blondes. Le jaune est un voisinage superbe pour une brune pâle, surtout à la lumière artificielle. Remarquez que le jaune est moins vif, bien plus doux le soir que sous le soleil. Il s'harmonise avec le ton olivâtre du teint des brunes, et l'adoucit beaucoup. La peau des brunes, lui emprunte une teinte crémeuse qui s'harmonise merveilleusement avec leurs yeux brillants et leurs cheveux sombres. Quoi qu'on dise, le jaune va très mal aux blondes.

Il ne faut se décolleter qu'à la condition d'avoir des épaules et des bras irréprochables. Des épaules pointues, des coudes anguleux n'ont rien d'agréable à l'œil, on fait mieux de les dissimuler. Mais pour aller au bal, à l'opéra, etc., dira-t-on ? Décolletez le corsage de votre robe, mais voilez vos épaules de tulle ou de dentelle savamment drapée, et faites-en autant pour vos bras.

Une femme très grosse ne se décolletera pas non plus.

La fraîcheur de la toilette étant un de ses grands mérites, il ne faut pas sortir un jour de pluie ou de

boue avec une robe dite habillée. On fait ses courses avec un costume spécial, ou avec une robe, un manteau, un chapeau de l'année précédente. On réserve ses vêtements élégants pour les circonstances qui demandent une grande correction, une certaine richesse dans la toilette.

Il est absurde d'avoir beaucoup de robes, de manteaux, de chapeaux à la fois. On sait ce que dure la mole. Une toilette démodée devient désagréable à porter, semble ridicule.

Une robe du matin est nécessaire. Elle doit être très convenable, très propre. Ce sont des conditions indispensables. Il faut une robe de l'après-midi pour rester chez soi ; un costume simple pour faire des courses. Une toilette pour faire des visites, s'habiller en quelques circonstances. C'est le *minimum* d'une garde-robe féminine. Une

femme habile disposant de maigres ressources convertit ses anciennes robes de toilette en robes d'intérieur. Je n'ai pas besoin d'indiquer aux femmes riches les robes de messe, de mariage, de diners, d'opéra, de soirées, de concerts, de bals, etc., et tous les accessoires de ces toilettes.

Je me bornerai à ajouter qu'on ne porte pas de diamants aux oreilles le matin avec un costume tailleur ; que chaque toilette doit être assortie depuis les bottines jusqu'au chapeau. C'est-à-dire, pour donner un exemple, qu'on ne porte pas un chapeau très élégant avec de grosses bottines et une robe d'étoffe commune ; qu'avec le petit costume dit *complet*, il faut un chapeau simple et tout à l'avenant ; avec une robe de velours, un chapeau, des gants, un vêtement en harmonie.

Les Sciences Domestiques.



La gravure ci-dessus vous montre les dames de Hamilton à l'œuvre dans le département de la Cuisine.

Nous avons visité cette semaine l'École de Cuisine de Montréal (2432 rue Ste Catherine), où le spectacle n'est ni moins gracieux ni moins intéressant.

Melle Richards, professeur graduée, venue d'Angleterre, a confectionné en une heure et demie, sous mes yeux, et comme en se jouant, un dîner complet et fort succulent. Je parle par expérience, puisqu'on est admis à goûter les chefs-d'œuvres d'art culinaire accomplis devant nous.

Il y avait entr'autres un moule de gibier, auquel une purée de pommes de terre faisait un ornement neigeux, qui exhalait un fumet cruel par ce temps de carême.

Une bavaroise à l'anana, confectionnée en un tour de main, et mise à refroidir dans un plat de neige, fut aussi *démoulée* devant l'assistance. C'est un entremet à la fois d'une saveur exquise et artistique avec ses ornements de gelée colorée.

J'ai vu là tout un arsenal d'instruments culinaires qui feraient les délices de maintes ménagères. Il y a classe française le mardi et le jeudi matin.

LE COIN DU FEU

FÈVES À LA CANADIENNE.

Faites bien cuire des fèves, et égouttez les. Faites une sauce comme suit : Coupez trois oignons, faites les cuire doucement dans du beurre, remuez les avec une cuillère de bois afin qu'ils cuisent également ; dès qu'ils commenceront à prendre une couleur blonde, ajoutez une cuillerée à soupe de farine, et remuez encore quelques instants ; quand les oignons et la farine seront jaunis, mouillez avec un peu de bouillon, ajoutez un bouquet de persil et les fines herbes que vous voulez, et laissez le tout réduire ; ajoutez ensuite les fèves, et laissez mijoter quelques minutes, afin que le tout soit bien mêlé.

LANGUE DE BŒUF AU GRATIN.

Faites bouillir une langue de bœuf fraîche, et enlevez en la peau, laissez la refroidir, coupez la par tranches. Faites une farce comme suit : Hachez du persil, de la ciboule, quelques échalottes, un peu d'estragon, des câpres et un anchois ; trempez de la mie de pain dans du bouillon, faites un mortier de ce mélange, et piltz en ajoutant un peu de beurre. Garnissez un plat allant au feu avec la moitié de cette farce ; placez dessus les tranches de langue, et couvrez les avec l'autre moitié de la farce ; versez sur le tout un peu de beurre fondu et du bouillon. Posez le plat sur un feu doux, et couvrez le d'un four de campagne. Quand le gratin a pris couleur, servez.



MACARONI À L'AMÉRICAINNE.

Piquez un gros oignon de clous de girofle, et mettez le cuire dans de l'eau bouillante avec un peu de sel et suffisamment de macaroni pour en faire un bon plat. Quand le macaroni sera bien cuit, faites le égoutter. Râpez du fromage de Gruyère et Parmesan, et mêlez le avec du poivre, sel, quelques cuillerées à soupe de crème fraîche et un peu de muscade ; faites sauter le tout dans une casserole, en y mêlant un morceau de beurre. Quand le fromage filera, retirez et dressez en dome sur un plat. Pendant que le macaroni cuit, préparez une sauce comme suit : Faites bien cuire des tomates en les mêlant avec de la mie de pain, du poivre, sel, et un bon morceau de beurre ; laissez mijoter les tomates de façon à en faire une sauce épaisse et masquez en le macaroni.

SOUPE MAIGRE AUX TOMATES.

Faites bouillir un peu de riz ou de macaroni (au goût et à part). Faites bouillir quinze grosses tomates pendant une heure dans une pinte d'eau, ajoutez une petite cuillerée à thé de soda à pâte, et laissez encore bouillir quelques minutes. Passez les tomates au tamis, remettez les au feu en ajoutant gros comme un œuf de beurre, poivre, sel, ainsi que le riz ou le macaronie. Laissez bouillir le tout dix minutes, ajoutez une pinte de lait ; laissez bouillir de nouveau quelques instants, et servez très chaud.

ICI ET LA.

La législature du Massachusetts vient de rejeter la mesure demandant le suffrage féminin.

∞ Les optimistes sont des aveugles bien utiles. Comparables à ces chevaux de manège, qui, tournant dans le même cercle les yeux bandés, actionnent une machine, ce sont eux qui mettent en branle la société.

∞ Le menu pontifical.—Léon XIII, en dépit de son air débile, a toujours joui d'une excellente santé ; mais il mange plus que modérément. Voici quel est son régime :

Une tasse de café au lait et un petit pain, le matin. Au déjeuner, un pottage, un peu de viande bouillie ou rôtie, avec des pommes de terre ou quelque autre légume, et un petit verre de vin de Bordeaux. Au dîner, un potage et du pain, arrosés d'un verre de vin de Bordeaux. Il prend quelquefois un bouillon dans la journée.

Le pape interrompt fréquemment son repas frugal pour priser largement du fin tabac.

C'est le programme d'un anachorète... moins le tabac.

∞ L'appétit d'une araignée.—Le fameux savant anglais, sir John Lubbock, bien connu par ses curieux travaux sur les insectes, vient de publier les résultats de ses études relatives aux araignées.

Après avoir pesé soigneusement plusieurs de ces insectes avant et après leurs repas, voici ce que le savant a conclu :

A poids égal, un homme adulte, pour manger la même quantité qu'une araignée, devrait absorber deux bœufs entiers, treize moutons, une dizaine de porcs et quatre barils de poisson,—et tout cela en 24 heures !

Désormais on ne dira plus une faim de loup, mais une faim d'araignée.

Ce sera beaucoup plus original.

∞ Une nouvelle "Herculanum".—La revue la *Nature* publie une intéressante communication de M. X. West, relative à la récente découverte d'un nouvel "Herculanum", dans le Guatemala. C'est aux environs de Santiago Amatitlan, au pied du volcan de Agua, que les fouilles entreprises ont permis de découvrir un village entier, d'une époque préhistorique, complètement enseveli dans une épaisse couche de cendres et de lave provenant, à n'en pas douter, du volcan lui-même.

A une profondeur variant entre 4 et 6 mètres, les terrassiers ont dégagé une grande quantité d'ustensiles de ménage, de poteries recouvertes de fines ciselures et rehaussées de vives couleurs, des vases en verre d'une grande délicatesse, des

armes d'un silex d'une élégante facture, le tout parfaitement conservé. Ils ont déterré, en outre, des idoles en pierre extrêmement curieuses, près desquelles étaient enfouis des colliers, des bijoux et une profusion de perles et de turquoises.

D'après les archéologues les plus autorisés de la région, les hommes qui ont bâti ce village aujourd'hui enseveli, et qui ont laissé ces vestiges de leur civilisation, remontent à l'âge de pierre, c'est-à-dire, à la plus lointaine antiquité historique. L'estimation des savants se trouve confirmée par ce fait que les rares squelettes humains découverts pendant les fouilles ont une taille moyenne de 2 mètres 13, qui se trouve être précisément la taille attribuée par les paléontologistes aux populations de ces périodes primitives.

∞ La peine du knout pour les offenses commises par les paysans en Russie vient d'être abolie par le nouveau tzar. Le peuple jusqu'ici était à la merci des petits magistrats. On a présenté à l'empereur des statistiques prouvant que dans les derniers dix ans 3,000 personnes sont mortes des suites de ce supplice. Le plus grand nombre n'avait subi le fouet que pour des vols chez les fermiers.

* * *

NAPOLÉON ET LA RELIGION.

Sur la nécessité de la religion, il disait, en 1800 :

"Nulle société ne peut exister sans morale ; il n'y a pas de bonne morale sans religion : il n'y a donc que la religion qui donne à l'Etat un appui ferme et durable. Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole : un vaisseau dans cet état ne peut ni s'assurer de sa route, ni espérer d'entrer au port.

"Une société sans religion, toujours agitée, perpétuellement ébranlée par le choc des passions les plus violentes, éprouve en elle-même toutes les fureurs d'une guerre intestine, qui la précipite dans un abîme de maux, et qui, tôt ou tard, entraîne infailliblement sa ruine."

* * *

"Moi aussi, je suis philosophe, et je sais que, dans une société quelle qu'elle soit, nul homme ne saurait passer pour vertueux et juste s'il ne sait d'où il vient et où il va. La simple raison ne saurait nous fixer là-dessus. Sans la religion, on marche continuellement dans les ténèbres ; et la religion catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines sur son principe et sa fin dernière."

La Mode



PARIS, MARS 1895.

Pendant le carême on recevra toujours ses amies aussi cordialement, mais les petites gourmandises, les succulents bonbons que les petites quenottes blanches aiment tant à croquer seront exclus. On prendra force thé; c'est permis.

On portera, pour ces réceptions, un élégant déshabillé, mi-robe, mi-peignoir, autrement agréable que la robe de ville pour se dorloter au coin du feu et se reposer dans les moelleux coussins. La coquetterie, soyez-en sûre, n'y perdra rien : chaque fois qu'une occasion se présente pour la jolie

coquette de nous montrer une belle toilette ou un joli chapeau (il n'y a pas carême qui tienne), elle ne manquera pas de le faire. J'en appelle à ces robes de velours et de moire que j'ai pu admirer ces jours derniers à l'exposition des femmes peintres et sculpteurs. Un vrai régal de dilettante, cette exposition, présidée par Mme Demont Breton, et où les fleurs si habilement peintes par nos plus vaillantes artistes rivalisaient de couleurs et de tons avec les chapeaux tout fleuris des belles curieuses, venues là pour admirer et pour critiquer. Ces chapeaux, tout en fleurs, seront la grande vogue de la saison ; d'ailleurs, j'ai ouï dire qu'on mettrait des fleurs partout. Vous pouvez être certaines que cette mode-là ne tombera pas dans le vulgaire, le grand chic étant de les porter na turelles.

Les pèlerines seront encore à la mode ce printemps.

Quelles variétés dans les collets. Au bois, une promeneuse élégante et peu frileuse en portait un en drap beige. Deux boucles en métal retenaient la chaperie qui formait ruche autour du cou. Devant en grosse dentelle posée sur un transparent de satin loutre.

Pour le bal ou le théâtre : sortie en moire mordorée, très ample, et ajustée à la taille par une ceinture posée en dessous. Doublure de peluche vieux bleu. Pèlerine découpée, en velours mordoré, brodé or et pierreries, doublée de satin vieux bleu. Col évasé, forme Valois, en moire, doublé de peluche vieux bleu. Collier de têtes de plumes frisées noires, descendant devant en boa.

J'extraits de mon carnet une toilette que j'ai admirée entre toutes.

Jupe en moire Sans-Gêne mastic, très évasée du bas, avec godets très fournis, et très plate des hanches. Veste en guipure ancienne, à petites basques



dentelées, ouverte sur un corsage en moire Sans-Gêne, à gros plis devant. Manches de moire avec épaulettes en guipure ancienne. Col et cravate en mousseline de soie mauve.

Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

Beaucoup de mères parisiennes pensent que les exigences de la mode sont plus sacrées que le bien-être de leurs enfants ; elles soumettent ceux-ci à la torture des corsets, lorsqu'ils sont à peine sevrés, afin que le corsage de leur robe soit bien tendu, et que chacun des ornements qui le garnissent produise son effet : j'espère que vous ne les imitez pas, et que vous ne songerez pas à comprimer la taille de Marie dans ces corsages justes et serrés. On a adopté récemment la chemise russe bouffante,

avec une jupe pareille ou différente ; ce costume est rationnel, commode, *hygiénique* même, et, pour toutes ces raisons réunies, il me semble appelé à une longue existence ; adoptez-le pour votre enfant dès qu'elle sera en âge de le porter, et vous éviterez ainsi de lui infliger une gêne insupportable à un âge où la liberté des mouvements est si nécessaire.

J'approuve fort la résolution manifestée par Aline ; elle veut perfectionner par un travail

sérieux son talent musical, peu développé durant son séjour au couvent. Dites-lui que les quelques années qui la séparent de l'époque probable de son mariage sont précieuses entre toutes et décident de l'existence d'une femme ; c'est de l'emploi judicieux ou frivole de ces années que dépend le bonheur ou le malheur de son avenir. A dix-sept ans une jeune fille a terminé ses études, c'est à dire qu'elle n'apprend plus la grammaire ; mais il lui reste à classer ce qu'on lui a enseigné, à comprendre ce qu'elle a appris, à perfectionner les talents vers lesquels on a dirigé ses facultés ; ce n'est pas une mince affaire, et cette deuxième éducation est pour le moins aussi nécessaire que l'enseignement élémentaire qui a occupé son enfance. Beaucoup de jeunes filles s'en affranchissent, et croient avoir payé largement leur dette au travail lorsqu'elles ont appris par cœur la date de quelques faits historiques, et qu'elles jouent, tant bien que mal, une *fantaisie* quelconque sur leur piano. Celles-là deviennent des poupées de salon, uniquement occupées de leur toilette, incapables de remplir les devoirs sérieux de la femme et de la mère ; nous n'avons pas à nous en occuper : mais il faut les plaindre, car leur jeunesse frivole, vouée tout entière au désir de briller et de s'amuser, leur prépare une vieillesse épouvantable, qui est le châtement juste, mais cruel, des sentiments égoïstes et vaniteux qui ont régi leur existence.

La femme ne fait pas sa destinée : elle la subit. Il faut qu'elle sache se préparer, par son éducation, à partager la bonne ou la mauvaise fortune de son mari ; qu'elle apprenne à être riche avec simplicité, — comme je l'entendais dire récemment par une femme remarquable à tous égards, — ou pauvre avec dignité. Elle ne peut y parvenir que par le mérite personnel, c'est-à-dire par les qualités du cœur et la culture de l'intelligence. L'un et l'autre de ces résultats sont également difficiles à atteindre, — du moins si nous en jugeons d'après les personnes que nous rencontrons journellement. Rien n'est plus rare que de voir une jeune fille, une femme, posséder une grande fortune sans en tirer vanité et s'en prévaloir comme d'une supériorité qui lui donne le droit de prétendre aux hommages, à la considération universelle ; ce sentiment les porte à négliger de mériter par elles-mêmes cette considération qu'elles ne doivent qu'à leur argent. Je crois que si l'on savait être, comme je viens de le dire, *pauvre avec dignité*, on rencontrerait un plus grand nombre de personnes qui sauraient être *riches avec simplicité* ; l'humilité, la fausse honte des pauvres vaniteux, alimentent le sot orgueil des riches outrecuidants. Si les premiers consentaient à établir nettement, franchement leur situation, en maintenant les droits de leur dignité vis-à-vis des seconds, ceux-ci seraient

forcément ramenés aux sentiments de modestie qui semblent leur être devenus étrangers. Depuis quelque temps, en effet, on paraît avoir perdu la tradition de certaines notions élémentaires, rationnelles, qui désignaient à l'estime publique les individualités qui avaient une valeur personnelle incontestable, la seule qui soit à l'abri des vicissitudes humaines. Je sais bien qu'autrefois, comme aujourd'hui, le pouvoir, et la fortune, qui constitue sans nul doute une variété du pouvoir, ont eu leurs courtisans empressés et intéressés ; mais, si je ne me trompe, notre époque va plus loin dans cette voie qu'aucune des époques qui l'ont précédée. Que les personnes riches (j'entends celles qui n'ont pas d'autre mérite que leur richesse) trouvent des complaisants et des flatteurs parmi leurs fournisseurs, auxquels elles payent de grosses notes, ou parmi quelques parasites qui sont admis à leurs dîners, cela s'est toujours vu et se verra toujours. Mais que cette complaisance, cette flatterie intéressée, s'étende jusqu'aux personnes indépendantes ; que celles-ci dressent un piédestal sur lequel elles placent les gens riches, quelle que soit leur ineptie, quelle que soit l'origine de leur fortune ; que la richesse, en un mot, trouve des adorateurs platoniques : voilà un abus tout à fait particulier à notre temps, et qui aboutit à l'anéantissement de tous les sentiments d'honneur et de dignité. S'il est vrai, ainsi qu'on l'a répété maintes fois, que les femmes fassent les mœurs pendant que les hommes font les lois, il est évident que, pour combattre ces tendances pernicieuses, ennemies de toute moralité, il faut agir surtout sur l'éducation des femmes, et leur donner les qualités, l'instruction, les talents, qui constituent le seul mérite véritable qu'elles puissent posséder, quel que soit l'avenir que le sort leur réserve. A défaut de bons sentiments, — et il faut, hélas ! prévoir cette éventualité, — ne pourrait-on pas essayer d'employer à leur perfectionnement ce mauvais sentiment, la vanité, dont elles sont la proie, quand leur cœur et leur intelligence sont également rebelles à l'action du raisonnement ? N'éprouveraient-elles pas une honte salutaire si on leur faisait envisager que les suites de la perte possible de leur fortune les réduiraient, vu leur ignorance et leur incapacité, à l'exercice des professions les plus serviles ?

Me voici ramenée à mon point de départ, qui était, si je ne me trompe, le perfectionnement des talents d'Aline. Je m'en suis un peu écartée, mais je ne m'en excuse pas près d'elle, et je ne le regrette pas, si j'ai pu fortifier sa résolution et si j'ai réussi à faire passer en elle une partie des convictions qui sont si vivantes et si puissantes en moi. Parmi les arts qui sont à la portée des femmes, elle a choisi la musique ; engagez-la à développer assez

son talent pour qu'elle ne l'abandonne pas dès qu'elle sera sa maîtresse, comme disent les jeunes filles, qui ignorent encore qu'à l'autorité si douce de leurs parents succèdera le joug, bien autrement pesant, des devoirs sérieux qui les attendent. Elle s'intéressera toujours à la musique si elle dirige ses études de façon à comprendre les inspirations des grands maîtres, si elle ne poursuit pas dans cet art uniquement un moyen d'attirer l'attention et de se faire adresser quelques compliments, souvent plus polis que sincères. L'art est un dieu jaloux, qui veut être aimé pour lui-même ; quand le culte qui lui est voué est sincère, il récompense ses fidèles par des joies intimes, aussi vives qu'élevées. Si ce culte est intéressé, au contraire ; si la vanité en est le mobile ; si l'on considère l'art, non comme un but, mais comme un moyen propre à conquérir la louange et la flatterie, le sentiment du beau, inconciliable avec les passions mesquines, s'efface et disparaît à tout jamais. Il reste, il est vrai, la perfection des procédés, c'est-à-dire la partie toute matérielle de l'art ; mais, si loin que cette perfection soit portée, elle ne vaut pas une note émue ou une lueur d'enthousiasme, et ce n'est pas uniquement vers ce point que doivent se diriger les efforts d'Aline.

Elle comprendra ce qu'elle doit chercher à acquérir, si elle profite des occasions que Paris lui offre, et qui la mettront à même d'entendre des exécutants parfaits. Il semble que parmi le nombre immense de musiciens qui viennent se présenter devant le public parisien, exigeant de sa nature et ne tolérant pas la médiocrité, tout choix devienne superflu, puisqu'ils ont tous triomphé des difficultés les plus excessives ; il n'en est cependant pas tout à fait ainsi. On ne recueille pas beaucoup de profit ni beaucoup de plaisir en assistant aux prodigieux tours de forces exécutés aujourd'hui par la plupart des solistes, et je ne pense pas qu'Aline se propose pour but principal celui de faire concurrence aux boîtes à musique. La netteté de l'exécution est une fort belle chose, mais elle ne saurait constituer à elle seule un véritable talent musical ; ce qu'il faut rechercher avant tout, pour son propre plaisir et pour celui de ses auditeurs, c'est une méthode pure, un large et beau style. La musique a des ombres et des lumières, comme la peinture ; elle a de plus, comme la poésie, un rythme particulier au sentiment qu'elle exprime, et qui doit être indiqué par une ponctuation exacte. Le plus beau morceau de poésie n'offrirait qu'un chaos informe si l'on n'observait pas cette *ponctuation*, qui en réglant la mesure établit le sens. Il en est de même pour la musique ; cette vérité est bien connue, mais elle est souvent mal appliquée. En cherchant l'expression dans l'afféterie, on ralentit ou l'on presse le mouvement, selon son bon plaisir,

et l'on rend l'œuvre que l'on exécute tout à fait inintelligible, puisqu'on substitue sa propre initiative à celle du compositeur, qui a fixé lui-même la mesure dans laquelle il a renfermé sa pensée.

Em. Raymond.

(A suivre.)

CONVENTION ANNUELLE DU CONSEIL NATIONAL DES FEMMES.

Cette convention aura lieu à Toronto, vers la fin de mai. Montréal a déjà nommé les déléguées, qui le représenteront. Il est entendu que toutes les dames qui aimeront à se joindre à elles et à faire le voyage de Toronto pour assister à cette réunion solennelle seront les bienvenues.

Outre Mmes. Drummond et Thibaudeau (la présidente et la première vice-présidente), les dames nommées pour assister à la convention ont été Mmes Stevenson, Dandurand, Reid, De Sola, Fréchette, Wurtele et Carus-Wilson.

Voici la liste des questions qui seront mises à l'étude à l'assemblée de mai.

ÉDUCATION.

SEC. 1.—Entraînement des professeurs de sciences industrielles et techniques dans les écoles publiques.

SEC. 2.—La condition de l'éducation technique en Europe.

SEC. 3.—Cette condition en Canada.

SEC. 4.—Comment on peut rendre attrayante l'art de la cuisine et de la couture.

SUJETS SOUMIS À LA CONSIDÉRATION DES PARENTS.

SEC. 1.—Union des mères de familles.

SEC. 2.—Co-opération des parents et des maîtres.

SEC. 3.—La nécessité de la co-opération des pères dans l'éducation des enfants.

SEC. 4.—De l'influence d'une mère instruite dans l'éducation de la famille.

SEC. 5.—Les régiments scolaires. Pourquoi les parents doivent encourager leurs fils à en faire partie.

SEC. 6.—Des moyens de procurer la bonne littérature à la jeunesse, et ceux de les protéger contre les mauvais livres.

SEC. 7.—Amusements pour l'enfance.

SEC. 8.—Culture physique.

HYGIÈNE.

- SEC. 1—La mortalité chez les enfants.
 SEC. 2—Enseignement de l'hygiène.
 SEC. 3—La salubrité des maisons.
 SEC. 4—Le soin des malades.

ÉMIGRATION.

- SEC. 1—Comment la diriger. Le choix des émigrés en Angleterre. Leur arrivée au Canada.
 SEC. 2—Secours aux jeunes colons.
 SEC. 3—L'institution de refuges pour les filles, afin de les former à la domesticité ou au travail des fermes.

RÉFORMES SOCIALES.

- SEC. 1—Les causes de folie chez la femme.
 SEC. 2—Traitement des femmes adonnées à l'ivrognerie.
 SEC. 3—Le soin des prisonnières.
 SEC. 4—Soin des vieillards pauvres.

CULTURE MORALE.

- SEC. 1—Cercles de lectures dans les familles.
 SEC. 2—Continuation de l'éducation après avoir quitté l'école.
 SEC. 3—Ce qu'il faut lire et comment lire.
 SEC. 4—L'emploi de ses loisirs.

LA PRINCESSE DE GALLES ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

L'impératrice de Russie prend des forces.

Les importateurs du "Vin Mariani" doivent, si l'on en croit la nouvelle, avoir bientôt un splendide marché en Russie pour y écouler leurs produits, car, à la suggestion de la princesse de Galles, l'impératrice douairière de Russie en a bu depuis la mort de son époux, et elle en a éprouvé les effets les plus remarquables et les plus satisfaisants. Il paraît que les drogues stimulantes, comme le fer, la quinine et l'écorce péruvienne, de même qu'à plusieurs autres personnes très délicates, ne conviennent pas du tout au faible état de santé de Sa Majesté ; mais tel n'a pas été le cas avec le vin tonifiant dont nous venons de parler. C'est un fait très connu que la princesse de Galles a retiré beaucoup de bien, une force nouvelle pour ses nerfs après les dernières grandes épreuves par lesquelles elle vient de passer. De plus, en conséquence du grand bien qu'en a retiré l'impératrice de Russie, il y a une grande demande pour ce vin tonique parmi les dames de l'aristocratie russe qui souffrent de "leur nerfs."—*The Court Journal*, Londres, 12 Janvier 1895.

Sirop de Terebenthine

DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, MONTREAL.

A. C. Lashance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,
 Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant


LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicier.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, Rue St-Denis, Montreal.
Coin Ontario.

Portraits de tous genres à l'huile, au crayon, pastel, etc., agrandis d'après de petites photographies.

TELEPHONE BELL, 7283.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D.

A. LEMIEUX

CHIRURGIEN-DENTISTE,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

LE BAIN RUSSE

AUX BAINS LAURENTIENS.

LE PLUS EXQUIS DE TOUS LES BAINS.

LE JOUR DES DAMES est le lundi de 9 a.m. à 1 heure de l'après-midi. On sollicite une visite à la *SALLE RAFRAICHISSANTE* et aux nouvelles chambres privées que la Compagnie des Bains Laurentiens met à la disposition de sa clientèle élégante.

MARCHANDISES DU PRINTEMPS

N'attendez pas au dernier moment avant de vous décider sur l'achat d'un costume pour . . .

La Saison du Printemps

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

L. G. de **TONNANCOUR**, **TAILLEUR POUR DAMES**,
8 Cote St. Lambert, Montreal.

Le Traite Francais

Bons Vins a Bon Marche

La Compagnie des Vins Clarets de Bordeaux,

établie à Montréal en vue du traité français, offre comme encouragement, durant ce mois seulement, aux Connaisseurs Canadiens des bons vins et purs, à \$3.00 et \$4.00 la caisse de 12 grandes pleines bouteilles d'une pinte, aussi bons que n'importe quels vins de \$6.00 et \$8.00, vendus si longtemps partout sous son étiquette. On les trouve dans tous les hôtels et clubs de première classe, et ils sont recommandés par les meilleurs médecins comme étant parfaitement purs et tout à fait convenables pour l'usage des invalides. Ils comprennent des

CLARETS, SAUTERNES, VINS DE PORTE & SHERRIES.

Ne prenez pas d'autres marques et Epargnez de l'argent.

Vendus par tous les épiciers de première classe.

Si nous ne l'avons pas en stock, adressez directement pour la liste des prix et renseignements à la

BORDEAUX CLARET CO'Y.

(LA CIE DES VINS DE BORDEAUX.)

30 RUE HOPITAL, MONTREAL.

Telephone 1394.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES
MCGALE POUR
AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

WALTER BAKER & CIE

Les plus grands manufacturiers de



COCOAS et CHOCOLATS

Pur et de premier ordre
sur ce continent

Ont reçu les plus hautes récompenses
aux grandes

EXPOSITIONS

Industrielles et de
Produits Alimentaires
d'Europe et d'Amerique.

A l'encontre du procédé Hollandais on n'emploie pour sa préparation ni alkalis, ni produits chimiques. Leur délicieux

COCOA A DEJEUNER

est absolument pur et soluble, et coûte moins qu'un sou la tasse. En vente dans toutes les épiceries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

Si vous economisez

25 cts.

par jour pendant quatre ans, ou bien, si vous payez

\$350.00

comptant, vous pourrez vous procurer le piano célèbre

DE

HEINTZMAN

Venez voir le grand nombre de pianos

A NOS SALLES

G. W. LINDSAY,

2268, 2270 et 2272

Rue Ste-Catherine.